

Jean-Jacques Rousseau

LETTRES DE M. J. J. ROUSSEAU

in *Collection complète des oeuvres*, Genève, 1780-1789, vol. 13, in-4°

édition en ligne www.rousseauonline.ch

version du 7 octobre 2012

<http://www.rousseauonline.ch/Text/lettres-de-m-jj-rousseau.php>



JEAN JACQUES ROUSSEAU

LETTRES
DE M. J. J. ROUSSEAU

[Du Peyrou/Moultou 1780-1789 quarto édition; t. XIII, pp. 441-
612 (1782)]

[441]

LETTRES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.

[2 9 - 0 6 - 1 7 3 2] LETTRE PREMIERE. A
MADAME LA BARONNE
DE WARENS, DE CHAMBÉRY

A Besançon, le 29 Juin 1732.
MADAME,

J'ai l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon, j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra qui est malade, & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte

de lui succéder en la charge d'intendant, premier maître de quartier de la musique de la chambre du Roi, & conseiller de Sa Majesté en ses conseils; il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera appointment dans la chapelle, ou dans la chambre du [442] Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont-là des postes, brillans & lucratifs, qu'on ne peut aillez ménager: aussi l'ai-je très-fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoissance au concert. M. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir; aussi bien qu'un duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien, ce qui me seroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, & si l'on m'y donnera des écoliers; je me suis fourni de quantité de papiers & de pieces nouvelles d'un goût charmant, & qui surement ne sont pas connus à Chambéry; mais je vous avoue que je ne me soucie gueres de partir que je ne sache au vrai, si l'on le réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un trésor, & en même tans un miracle, de voir un bon musicien en Savoye; je n'ose, ni ne puis me flatter d'être de ce nombre; mais en cas, je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes [443] principes auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer: & comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis, sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé Blanchard, ou à Soleurre auprès de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je serai bien aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission l'honneur de vos ordres, & suis avec une respectueuse considération,

MADAME,
ROUSSEAU.

[444]

[13 - 09 - 1737] LETTRE II.
A LA MÊME

Grenoble, 13 Septembre 1737.

MADAME,

Je suis ici depuis deux jours: on ne peut être plus satisfait d'une ville, que je le suis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empressements que je croyois, en sortant de Chambéry, me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. Micoud me donna à dîner avec plusieurs de ses amis, & le soir après la comédie, j'allai souper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni Madame la présidente, ni Madame d'Eybens, ni M. le président de Tancin, ce seigneur est en campagne. Je n'ai pas laissé de remettre la lettre à ses gens. Pour Madame de Bardouanche, je me suis présenté plusieurs fois, sans pouvoir lui faire la révérence; j'ai fait remettre la lettre & j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles Madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce Monsieur s'excusant sur l'absence de M. l'Evêque m'offrit un écu de six francs. Je l'acceptai, par timidité; mais je crus devoir en faire présent au portier. Je ne sais si j'ai bien fait: mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me résoudre à faire autrement. J'ose croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

[445] J'ai eu le bonheur de trouver pour Montpellier, en droiture, une chaise de retour, j'en profiterai. Le marché s'est fait par l'entremise d'un ami, & il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs: je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles: mais ce n'est pas une occasion à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à M. Micoud, qui les feroit partir ensuite pour Montpellier, à l'adresse de M. Lazerme. Vous pouvez aussi les renvoyer de Chambéry en droiture, ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux; pour moi je n'en sais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, sans faire la révérence à M. le marquis d'Antremont, & lui présenter mes très-humbles actions de grâces; oserois-je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine, prochaine, si vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce tems-là ira jusqu'à

l'inquiétude.

Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chere maman, n'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention?

La mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On représenta [446] *Alzire*, mal à la vérité; mais je ne laissai pas d'y être ému, jusqu'à perdre la respiration; mes palpitations augmentèrent étonnamment, & je crains de m'en sentir quelque tems.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des coeurs si sensibles au grand, au sublime, au pathétique, pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentimens? La fortune semble faire à tout cela une espece de compensation; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres: y réussit-elle ou non? Le public & vous, Madame, ne serez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer désormais au tragique, jusqu'au rétablissement de ma santé. Me voilà privé d'un plaisir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être un profond respect.

[23 - 10 - 1737] LETTRE III. A LA MÊME

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MADAME,

Je ne me sers point de la voie indiquée de M. Barillot, parce que c'est faire le tour de l'école. Vos lettres les miennes passant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adresse à Lyon,

[447] Voici un mois passé de mon arrivée à Montpellier, sans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aye écrit plusieurs fois & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquille, & que ma situation n'est pas des plus gracieuses; je vous proteste cependant, Madame, avec la plus parfaite sincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte, qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, savoir, par Mrs. Vépres, M. Micoud, & en droiture; il est impossible qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne; ainsi, j'en attends a réponse dans trois semaines au plus tard; passé ce tems-là, si je n'ai point de nouvelles, je serai contraint de partir dans le dernier désordre, & de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce soir la poste doit arriver, & il se peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poste les jours qu'il falloit; car j'auois réponse depuis quinze jours, si les lettres avoient fait chemin dans leur tems. Vos lettres doivent passer par Lyon pour venir ici; ainsi c'est les

mercredi & samedi de bon matin qu'elles doivent être mises à la poste; je vous avoir donné précédemment l'adresse de ma pension: il vaudroit peut-être mieux les adresser en droiture où je suis logé, parce que je suis sûr de les y recevoir exactement. C'est chez M. Barcellon, huissier de la bourse, en rue basse, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

P. S. Si vous avez quelque chose à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, & que vous écriviez, par exemple, [448] à Mr. Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, s'ils sont exacts, recevoir leur lettre en même tems que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 12 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites sur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry, je n'ai point passé de semaine sans vous écrire. Du reste, je me rends justice; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la première lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne soit pleine que reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous dise; quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, & puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises: je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de se roidir contre sa bêtise à l'avenir, & faire plus d'attention sur sa conduite. C'est ce que je vous promets avec une sorte envie de l'exécuter. Après cela, si quelque retour d'amour-propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de justification, je réserve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plaît, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de Janvier ou au commencement du suivant.

Quant à la lettre de M. Arnauld, vous savez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez parce que je suis à Montpellier, je puis voir les choses de plus près & juger de ce qu'il y a à faire; mais, Madame, je vous prie d'être bien persuadée que, hors ma pension & [449] l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connoître le terrain, le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inaccessible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maisons. Oh qu'on a une idée bien fausse du caractère Languedocien, & sur-tout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger! mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois besoin sont de toutes les especes. Premièrement, pour la noblesse & les gens en place. Il me seroit très-avantageux d'être présenté à quelqu'un de cette classe, pour tâcher à me faire connoître & à faire quelque usage de peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile, dans la suite en tems & lieu. En second lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages que vous savez que l'on tire de ces connoissances-là. Troisièmement, parmi les gens de Lettres, savans, professeurs, par les lumieres qu'on petit acquérir avec eux & les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement pour toutes les personnes de mérite avec lesquelles on peut du moins lier une honnête société, apprendre quelque chose, & couler quelques heures prises sur la plus rude & la plus ennuyeuse solitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, Madame, & non M. l'abbé Arnauld, parce qu'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que si vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela sera encore un meilleur effet en ma faveur.

[450] Voue faites, Madame, un détail si riant de ma situation à Montpellier, qu'en vérité, je

ne saurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, sur l'espece de vie que je mene ici. Quant à vous, Madame, plutôt à Dieu que le récit de votre situation fût moins véridique: hélas! je ne puis, pour le présent, faire, que des vœux ardents pour l'adoucissement de votre sort: il seroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'ose espérer le rétablissement de ma santé; car elle est encore plus en désordre que quand je suis parti de Chambéry: mais, Madame si Dieu daignoit me la rendre, il est sûr que je n'en ferois d'autre usage, qu'à tâcher de vous soulager de vos soins, & à vous seconder en bon & tendre fils, & en élevé reconnoissant. Vous m'exhortez, Madame, à rester ici jusqu'à la St. Jean, je ne le ferois pas, quand on m'y couvrirait d'or. Je ne sache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût que celui-ci, ni de séjour plus ennuyeux, plus maussade, que celui de Montpellier. Je sais, bien que vous ne me croirez point; vous êtes encore remplie des belles idées, que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réserve une relation de Montpellier, qui vous sera touchée les choses au doigt & à l'oeil; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma santé, il n'est pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premièrement les alimens n'y valent rien; mais rien, je dis rien, & je ne badine point. Le vin y est trop violent, & incommode toujours; le [451] pain y est passable, à la vérité; mais il n'y a ni boeuf, ni vache, ni beurre; on n'y mange que de mauvais mouton, & du poisson de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous seroit impossible de goûter de la soupe ou des ragoûts qu'on nous sert à ma pension, sans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-dessus; car si je vous disois les choses précisément comme elles sont, vous seriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En second lieu, l'air ne me convient pas autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens; c'est pourtant la vérité. On ne sauroit disconvenir que l'air de Montpellier ne soit fort pur, & en hiver assez doux. Cependant le voisinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine; aussi y voit-on beaucoup de phtisiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amène de tems en tems des brouillards épais & froids, chargés de particules salines & âcres, qui sont fort dangereuses. Aussi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge & des esquinancies, plus souvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à présent: car si j'en disois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant protester que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troisième article, c'est la cherté; pour celui-là je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il suffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en restât actuellement autant devant moi, pour prendre [452] l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage & sans usure & cela du

premier cancre de la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxième mois est commencé depuis hier: mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à tems. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui sera de la dernière facilité de faire cela: en tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos Mes sieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse est à la première page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à [453] écrire. La suite de la relation & le reste &c. sera renvoyé pour lundi prochain. C'est que je ne puis faire mieux, sans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & présente mes respectueuses salutations aux révérends peres jésuites, le révérend pere Hemet & le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur présenter une tasse de chocolat, que vous boirez ensemble, s'il vous plaît, à ma santé. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reste pas un misérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai résolu d'en partir vers la fin de décembre, & d'aller prendre le lait d'ânesse en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Esprit. C'est un air excellent, il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connoissance en chemin, & j'espere de n'y être pas tout-à-fait si chèrement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-dessus: il faut encore ajouter, que c'est faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

Je vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras & des frais, si l'on faisoit écrire par un marchand de Lyon, à son correspondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois besoin, jusqu'à la concurrence de la somme destinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, & ne vous sont d'aucun avantage.

[454]

[1 4 - 1 2 - 1 7 3 7] LETTRE IV. A LA MÊME

Montpellier, 14 Décembre 1737.

MADAME,

Je viens de recevoir, votre troisième lettre, vous ne la datez point, & vous n'accusez point

la réception des miennes: cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter entre les mains de M. Bouvier, les 200 livres en question, je vous en réitere mes humbles actions de grâces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche; car je tirai une lettre de change sur M. Bouvier, qu'il a refusée, & qu'on m'a renvoyée; je l'ai fait partir derechef, il y a apparence, qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres je n'aurai besoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour, que jusqu'à la fin de février; ainsi vous aurez 100 livres de moins à compter; mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit surement entre les mains de M. Bouvier, pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remedes qui m'étoient prescrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des Etats, & voilà la clôture des Etats qui se fait demain, après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon, je partirai pour le Saint-Esprit, & je serai l'essai des remedes qui m'ont été ordonnés. [455] Remedes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, & ma santé est en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une suite de ma relation: cela demande plus de tranquillité que je ne m'en sens aujourd'hui. Je vous dirai en passant que j'ai tâché de ne pas perdre entièrement mon tems à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques; pour le divertissement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des musiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'est pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je suis endetté ici de 108 livres; le reste servira, avec un peu d'économie, à passer les deux mois prochains. J'espere les couler plus agréablement qu'à Montpellier: voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adresse ordinaire; au cas que je sois parti, les lettres me seront renvoyées. J'offre mes très-humbles respects aux révérends peres jésuites. Quand j'aurai reçu de l'argent & que je n'aurai pas l'esprit si chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je suis, Madame, avec un très-profond respect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponse, par rapport à M. de Lautrec. Oh ma chere maman! j'aime mieux être auprès de D., & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas; il est inutile de penser que je puisse vivre autrement: il a long-tems que je vous l'ai dit, & je le sens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aye cet avantage, dans quelque état que je sois, tout m'est indifférent. Quand on pense comme moi, je vois qu'il n'est pas difficile d'éluder les saisons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom [456] de Dieu, rangez les choses de sorte que je ne meure pas de désespoir. J'approuve tout, je me sou mets à tout, excepté ce seul article, auquel je me sens hors d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah! ma chere maman, n'êtes-vous donc plus ma chere maman? ai-je vécu quelques mois de trop.

Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterois la chose dans toute la joie de mon coeur; mais ce cas est unique. Vous m'entendez.

[18 - 03 - 1739] LETTRE V. A LA MÊME

Charmettes, 18 Mars 1739.

MA TRÈS-CHERE MAMAN,

J'ai reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier, & j'ai convenu sincèrement avec moi-même que, puisque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'eusse effectivement; ainsi, sans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuses de bon coeur à mon frere, & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous assure aussi que j'ai résolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, sur quelque ton qu'il vous plaise de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occasion de vos Pâques vous [457] voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chose au pied de la lettre, & je suis sûr que quand un coeur comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me souviens de l'avoir été de vous, il lui est impossible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'imposez en me pardonnant, & dont vous savez bien qu'une parfaite connoissance de vos vrais sentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très-chere maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi, cependant la justice de croire que ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jusqu'à présent. Je pensois qu'il auroit convenu d'attendre la réponse de M. l'abbé Arnauld, afin que si le sujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réussir, comme il est à craindre, je lui eusse passé sous silence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé sur une raison trop frivole, & pour réparer la chose le plutôt qu'il est possible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer & de faire partir, si vous le jugez à propos.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de vous assurer que je languis depuis long-tems dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chere maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je suis privé de ce bonheur. Je suis du plus profond de mon coeur, & avec les sentimens du fils le plus tendre, &c.

[458]

[03 - 03 - 1700] LETTRE VI

3 Mars.

MA TRÈS-CHERE ET TRÈS-BONNE MAMAN.

Je vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'oeuvre, ce mémoire à mon goût seroit le mien; non qu'il soit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendrait gueres dans l'état où je suis: mais aussi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, & cependant sans s'avilir, conserver dans la mauvaise fortune & dans les supplications une certaine dignité plus propre à obtenir des graces d'un honnête homme que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espere de ce mémoire, à moins que votre zele & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule: car je sais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien est inconnu; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendrait très-bien: mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin?

Il n'y a pas tant de mal cependant; & j'espere que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le [459] rodомont hors de propos, & que je me suis raisonnablement humanisé. Je sais bien, Dieu merci, à quoi, sans cela, Petit auroit couru grand risque de mourir de faim en pareille occasion; preuve que je ne suis pas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'est que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant dans la prospérité mais qu'est-ce que je vous lanterne-là? Sans me souvenir, chere maman, que je parle à qui me connaît mieux que moi-même. Baste; un peu d'effusion de coeur dans l'occasion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire est tout dressé sur le plan que nous avons plus d'une fois digéré ensemble. Je vois le tout assez lié, & propre à se soutenir. Il y a ce maudit voyage de Besançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiser un peu ce motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fût au monde, & qui s'est déjà présenté à moi bien, des fois, & sous des faces bien différentes. Ce sont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en soit, j'ai mis à cela une emplâtre, Dieu sait comment! en tout cas, si l'on vient me faire subir l'interrogatoire aux Charmettes, j'espere bien ne pas rester court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il sera bon, en présentant le mémoire, de glisser légèrement sur le détail des circonstances, crainte de

qui pro quo, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce tans-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaisie, ma chere maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon [460] bon génie vous l'inspire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. le Cureu, & mes amitiés à mon frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proserpine (ah! la belle chose que de placer là Proserpine!)

Peste! où prend mon esprit toutes ces gentilleses? comme Proserpine donc passoit autrefois six mois sur terre & six mois aux enfers, il faut de même qu'il se résolve de partager son tems entre vous & moi: mais aussi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, si vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaie, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon coeur, ma très-chere & très-bonne maman.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra servir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue: mais aussi il faudra que ce soit à quelque maman bien chere & bien aimée; sans quoi, la mienne ne prouve rien.

[461]

[0 5 - 1 0 - 1 7 4 3] L E T T R E V I I

Venise, 5 Octobre 1743.

Quoi! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles & vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vote. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venise; mais dès que notre ambassadeur & notre directeur des postes seront partis pour Turin, je ne saurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts assez difficiles; cependant les lettres dussent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & sur-tout que je reçoive des vôtres, sans quoi je suis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambassadeur d'Espagne qui, j'espere, ne me refusera pas la grâce de la mettre dans son paquet. Je vous supplie, maman, de faire dire à M. Dupons que j'ai reçu sa lettre, & que je ferai avec plaisir tout ce qu'il me demande, aussi-tôt que j'aurai l'adresse du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chere maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adresse pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à personne; mais vous prendrez seulement les lettres de ceux qui

voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne soient pas volumineuses, afin que M. l'ambassadeur d'Espagne n'ait pas à se plaindre de mon indiscretion à en charger ses courriers. [462] Adieu derechef, très-chère maman, je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je fasse mille amitiés à tous vos amis, sans oublier Zizi & taleralatalera, & tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Geneve, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adresse sera simplement à M. Rousseau, secrétaire d'ambassade de France, à Venise.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les courriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous serez mieux de les adresser à quelque correspondant à Geneve qui me les sera parvenir aisément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluse, & de la faire remettre à son adresse. O mille fois, chère maman, il, me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue: en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

[25 - 02 - 1745] LETTRE VIII. A LA MÊME

A Paris, le 25 Février 1745.

J'ai reçu, ma très-bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les présens que vous y avez joints, tant en savon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les moustaches du premier, parce que je le réserve pour m'en servir plus utilement dans l'occasion. Mais commençons

[463] par le plus pressant, qui est votre santé, & l'état présent de vos affaires, c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné de vos souffrances continuelles. La sagesse de Dieu n'aime point à faire des présens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'est la patience; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanité. Puisque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre frère, j'espère d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le pensoit lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magisteres qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me suis toujours assez bien porté depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été, aussi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens & les apothicaires. Au reste, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous; puisque l'ami chez lequel je suis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'est enfin tiré contre toute espérance de ma part. Ce bon & généreux ami est un gentilhomme Espagnol, assez

à son aise, qui me presse d'accepter une asyle dans sa maison, pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts & de sentimens qui me lie à lui, je ne le [464] prends point au mot, & je vous laisse à deviner pourquoi?

Je ne puis rien vous dire de particulier sur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des secours que vous trouverez pour en supporter les frais, & des moyens sur lesquels vous appuyez l'espoir du succès de ce que vous y allez entreprendre.

Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, & je n'attends pas là-dessus d'autres lumieres que celles de vos yeux & des miens. Ainsi vous êtes mieux en état que moi de juger de la solidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiselle sa fille allez aimable, je pense pourtant que vous me faites plus d'honneur que de justice en me comparant à elle: car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien sur ce que vous m'en dites de plus; car je ne saurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne saurois finir cet article, sans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keister. Je pardonne à un sot d'être la dupe d'un autre, il est fait pour cela; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à se laisser tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de secrets & de magisteres me paroissent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui soupesant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de sa grande pesanteur, parce, disoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; & le même homme se vanloit de savoir parfaitement l'analyse & la composition des corps. Si de [465] pareils bavards savoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en seroient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais. Hélas! maman, je vous aime, je pense à vous, je me plains de mon cheval d'ambassadeur: on me plaint, on m'estime, & l'on ne me rend point d'autre justice. Ce n'est pas que je n'espere m'en venger un jour en lui faisant voir non-seulement que je vaux mieux, mais que je suis plus estimé que lui. Du reste, beaucoup de projets, peu d'esperance; mais toujours, n'établissant pour mon point de que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de Bille; car il a fini ses affaires fort heureusement, & il ne lui manque que de l'argent, sorte de marchandise dont mes mains ne se souillent plus. Je ne sais comment réussira cette lettre; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain, & comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en souviene. Adieu, maman, souvenez-vous de m'écrire souvent & de me donner une adresse sûre.

[466]

[17 - 12 - 1747] LETTRE IX A LA MÊME

A Paris, le 17 Décembre 1747.

Il n'y a que six jours, ma très-chere maman, que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon silence & avec raison, puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrire de-là sous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet, ni vous votre lettre; mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie. Car, dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir, je hasardai ma double lettre sans affranchissement, vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me rassurer; je ne l'ai point reçue cette réponse, & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année dernière il vous en étoit parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même maniere, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un paquet endossé de mon écriture à l'adresse de M l'abbé [467] Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre & lui envoyer la sienne; aussi bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me résoudre à les recommencer.

M. Descreux vint me voir le lendemain de mon arrivée, il me dit qu'il avoit de l'argent à votre service & qu'il avoit un voyage à faire, sans lequel il comptoit vous voir en passant & vous offrir sa bourse. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix, je vous assure que cela lui est fort égal. Il est fort sur le zéro, aussi bien que M. Baqueret, je ne doute pas qu'il n'aille achever ses projets au même lieu. Du reste, je le crois sort bon homme, & qui même allie deux choses rares à trouver ensemble, la folie & l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'est tout dire. Malgré les injustices que vous me faites intérieurement, il ne tiendrait qu'à moi de changer en estime & en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiroient pour cela mais votre coeur n'a que trop de ses propres maux, sans avoir encore à porter ceux d'autrui; j'espere toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de sa bonne amitié l'assure de toute la mienne. Adieu, trop

chere & trop bonne maman, je suis de nouveau à l'hôtel du Saint-Esprit, rue Plâtrière.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, sur [468] l'espérance que m'avoit donnée M. Descreux de me venir voir avant son départ, mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.

[2 6 - 0 8 - 1 7 4 8] LETTRE X. A LA MÊME

A Paris, le 26 Août 1748.

Je n'espérois plus, ma très-bonne maman, d'avoir le plaisir de vous écrire, l'intervalle de ma dernière lettre a été rempli coup sur coup de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fièvre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, & la pierre, qui du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération: mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience & la résignation, remedes qu'on a toujours sous la main, mais qui ne guérissent pas de grand'chose.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de violentes coliques d'estomac, accompagnées de vomissemens continuels & d'un flux de ventre excessif. J'ai fait mille remedes inutiles, j'ai pris l'émétique & en dernier lieu le symarouba; le vomissement est calmé, mais je ne digere plus du tout. Les [469] alimens sortent tels que je les ai pris, il a fallu renoncer même au ris qui m'avoit été prescrit, & je suis réduit à me priver presque de toute nourriture, & par-dessus tout cela d'une foiblesse inconcevable.

Cependant le besoin me chasse de la chambre, & je me propose de faire demain ma première sortie; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genievre, mais il est ici bien moins bon & beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chere maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne sont-elles point calmées? n'êtes-vous point appaisée au sujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon coeur ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent, vous ne me connoîtrez que quand il n'en sera plus tems.

M. Léonard a envoyé savoir de mes nouvelles, il y a quelque tems. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait si je n'étois retombé malade précisément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écrivions à l'ordinaire par cette voie. Ce seroit quelques ports de lettres, quelques affranchissemens épargnés dans un tems où cette lésine est presque de nécessité. J'espere toujours que ce tems n'est pas pour durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sure pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit & ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces circonstances [470] difficiles, pour sortir, s'il est possible, de cet état d'opprobre & de misere, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'est le hasard seul qui regle ma destinée, & que la prudence la plus consommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du St. Esprit, rue Plâtriere.

[17 - 01 - 1749] LETTRE XI. A LA MÊME

A Paris, le 17 Janvier 1749.

Un travail extraordinaire qui m'est survenu, & une très-mauvaise santé, m'ont empêché, ma très-bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me suis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences qu'on va mettre sous pressé. La besogne croît sous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que surchargé de ce travail, sans préjudice de mes occupations ordinaires, je suis contraint de prendre mon tems sur les heures de mon sommeil. Je suis sur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chausses de gens qui m'ont fait du mal, la bile me donne des forces, & même de l'esprit & de la science.

La colere suffit & vaut un Apollon,

Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun a ses armes: au [471] lieu de faire des chansons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaires: l'un vaudra bien l'autre & durera plus long-tems.

Voilà, ma chere maman, quelle seroit l'excuse de ma négligence, si j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous: mais je sens bien que ce seroit un nouveau tort de prétendre me justifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques instans dans mes occupations sur celles de l'amitié, croyez qu'elle n'est pas faite pour avoir long-tems la préférence dans un coeur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire: c'est-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponse à la dernière de vos lettres, celle que j'avois reçue de Geneve, je n'y ajoutai rien de ma main; mais je pense que ce que je vous adressai étoit décisif &

pouvoit me dispenser d'autre réponse, d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous supplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens pour le frere, & de lui dire que rentre parfaitement dans ses vues & dans ses raisons, & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut espérer qu'un tems plus favorable nous rapprochera de séjour, comme la même façon de penser nous rapproche de sentiment.

Adieu, ma bonne maman, n'imitiez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus souvent des nouvelles de votre santé, & plaiguez un homme qui succombe sous un travail ingrat.

[472]

[1 3 - 0 2 - 1 7 5 3] LETTRE XII. A LA MÊME

A Paris, le 13 Février 1753.

Vous trouverez ci-joint, ma chere maman, une lettre de 240 livres. Mon coeur s'afflige également de la petitesse de la somme & du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans: cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses & sur-tout le pain sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne maman, entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le tems de vous rappeler quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison & votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal usage se trouve, dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

On donnera le premier de mars la première représentation du Devin à l'opéra de Paris, je me ménage jusqu'à ce tems-là avec un soin extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il sera joué aussi le lundi gras au château de Bellevue en présence du Roi, & Madame la marquise de Pompadour y sera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des seigneurs & dames [473] de la cour, je m'attends à être chanté faux & estropié; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la santé.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.

LET TRE XIII. A LA MÊME

MADAME,

J'ai lu & copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisais une violente peine de les avancer; mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour [474] mensonge, & de plus que celui-là et bien plus aisé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-dessus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Lisias. Ce Lisias étoit le plus habile orateur de son tems, & dans l'accusation où Socrate fut condamné, il lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit ses raisons & les moyens de Socrate dans tout leur jour; Socrate le lut avec plaisir & le trouva fort bien fait; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lisias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre, de même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laissé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expressions de style seulement qui m'ont paru s'être glissées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne sais quelles pouvoient être vos vues en faisant passer la pension par les mains de Son Excellence, mais l'inconvénient en saute aux yeux: car il est clair que si j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui survivre ou qu'il tombât malade, adieu la pension. En coûtera-t-il de plus pour l'établir le plus solidement qu'on pourra. C'est chercher des détours qui vous égarent pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à suivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque &, qu'on pût me soupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais usage, [475] je me serois bien gardé de changer l'endroit aussi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé à parler de moi, c'est que j'ai cru pénétrer que votre délicatesse se faisoit quelque peine qu'on pût penser que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un enragé; quoi qu'il en soit, j'espere bien de n'en jamais souiller mes mains.

Vous avez, sans doute par mégarde, joint au mémoire une feuille séparée que je ne suppose

pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle là; & moi, qui assure être séquestré de toute affaire civile, me siéroit-il de paroître si bien instruit de choses qui ne sont pas de ma compétence?

Quant à ce qu'on me fait dire que je souhaiterois de n'être pas nomme, c'est une fausse délicatesse que je n'ai point. La honte ne consiste pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je méprise les détours d'une vanité mal entendue autant que je fais cas des sentimens élevés. Je sens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon oncle; mais je vous en dispense l'un & l'autre. D'ailleurs sous quel nom, dites-moi, feriez-vous enregistrer la pension?

Je fais mille remercîmens au très-cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle est sa bonté pour moi: s'il a obligé tant d'ingrats en sa vie, il peut s'assurer d'avoir au moins trouvé un coeur reconnoissant: car, comme dit Sénèque:

Multa perdenda sunt, ut semel ponas bene.

[476] Ce latin-là c'est pour l'oncle; en voici pour vous, la traduction française.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-tems que vous pratiquez cette sentence sans, je gage, l'avoir jamais lue dans Sénèque..

Je suis dans la plus grande vivacité de tous mes sentimens, &c.

LETTRE XIV. A LA MÊME

La départ de M. Deville se trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chere maman, le loisir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne saurois que vous exhorter à vous servir des connoissances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Espagne, ayant plusieurs amis qui pourroient nous servir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de Turrieta, qui est assez ami de mon ami, peut-être un peu le mien: je me propose à son départ pour Madrid, où il doit retourner ce printems, de lui remettre un mémoire relatif à votre pension, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit: car mon opinion est que c'est une affaire [477] désespérée du côté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours assez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront: c'est-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en pas de même en Espagne où nous trouverons toujours au tant, & comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au reste, je suis bien éloigné de vouloir vous flatter du succès de ma marche; mais que risquons-nous de tenter? Quant à M. marquis Scotti, je savois déjà tout ce que vous

m'en dit & je ne manquerai pas d'insinuer cette voie à celui à qui remettrai le mémoire; mais comme cela dépend de plusieurs circonstances, soit de l'accès qu'on peut trouver auprès à lui, soit de la répugnance que pourroient avoir mes correspondans à lui faire leur cour, soit enfin de la vie du roi d'Espagne, il ne sera peut-être pas si mauvais que vous le pensez, de suivre la voie ordinaire des ministres. Les affaire qui ont passé par les bureaux se trouvent à la longue toujours plus solides que celles qui ne se sont faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui se sont ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles sont telles qu'après les merveilles que

Saint-Paul a vues, l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous serois un détail de tout cela, si je ne pensois que M. Deville sera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, soit par le nombre, soit par la magnificence, en vous disant premièrement qu'il avoit quinze mille masques au, bal masqué qui s'est donné à [478] Versailles, & que la richesse des habits au bal paré, au ballet aux grands appartemens; étoit telle que mon Espagnol saisi d'un enthousiasme poétique de son pays s'écria; que Madame la Dauphine étoit un soleil, dont la présence avoit liquéfié tout l'or du royaume dont s'étoit fait un fleuve immense, au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le spectacle le moins agréable; car j'ai vu danser & sauter toute la canaille de Paris dans ces salles superbes & magnifiquement illuminées, qui ont été construites dans toutes les places pour le divertissement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant secoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & se sont si pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades.

Adieu, maman.

LETTRE XV. A LA MÊME

Je dois, ma très-chere maman, vous donner avis que, contre toute esperance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le comte de Castellane de la maniere la plus avantageuse; c'est par le ministre même qu'il en sera chargé, de manière que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous assurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut

prêter à l'équité. J'ai été contraint [479] de dresser sur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyez si j'ai pris le sens qu'il falloir. J'aurai le tems, si vous vous hâtez de me répondre, d'y, faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent; & il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes dont on répete la succession: vous savez aussi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, sans de bons extraits baptistaires & du testateur & de l'héritier, légalisés par les magistrats du lieu & par les ministres du Roi qui y résident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous munissiez de toutes ces pieces, dont l'envoi de tems à autre servira de mémoratif, qui ne sera pas inutile. Adieu, ma chere maman, je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires, mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre que ce n'est pas la peine de se hâter.

M É M O I R E .

N. N. De la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, & ayant établi le fleur Honoré Pelico, marchand François pour son exécuteur* [*M. Miol avoit mis *procureur*, sans faire réflexion que le pouvoir du procureur cesse à la mort du commettant] testamentaire, à la [480] charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens. Françoise de la Tour, baronne de Warens, qui se trouve dans le cas,* [*Il ne reste de toute la maison de la Tour que Madame de Warens, & une sienne niece, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus éloignée; & qui d'ailleurs n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins,] souhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir des dits biens en sa saveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à desirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen & la décision de cette affaire. La dite baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion catholique qu'elle a embrassée & n'étant pas payée des pensons que le roi de Sardaigne, & ensuite Sa Majesté catholique lui ont assignées sur la Savoye, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de Son Excellence.

[481]

LETTRE XVI. A LA MÊME

MADAME,

J'eus l'honneur de vous écrire jeudi passé, & M. Genevois se chargea de ma lettre: depuis ce tems je n'ai point vu M. Barillot, & j'ai resté enfermé dans mon auberge comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barillot, & je lui témoignai mon inquiétude en termes assez forts. Il me répondit ceci.

Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en suis; aussi peu instruit de mes affaires que si j'étois à cent lieues d'ici: car il m'est défendu de paroître en ville. Avec cela toujours seul & grande dépense, puis les frais qui se sont d'un autre côté pour tirer ce misérable argent, & puis ceux qu'il a fallu faire pour consulter ce médecin, & lui payer quelques remedes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-tems que ma bourse est à sec, quoique je sois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret: ainsi je ne mené point la vie la plus agréable du monde; & pour surcroît do bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part; cependant je fais bon courage autant que je le puis, & j'espere qu'avant que vous receviez ma lettre je saurai la définition de toutes choses: car en vérité si cela duroit plus long-tems, je croirois que [482] l'on se moque de moi, & que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une espece de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée; aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chambre à promener ma mélancolie, dans des transes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour, & je prierai bien Dieu désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'en étois-là de ma lettre quand M. Barillot m'est venu voir, il m'a sort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu & a la bonté de prendre cette affaire-là à coeur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre & la fin, j'ai pendant ce tems-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a reçu le plus gracieusement, & j'ose dire le plus familièrement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, & même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en suis

mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là, mais je sais qu'il n'y a rien à faire & que ce pré est perdu pour moi.

[483] Je n'ai point encore écrit à mon père ni vu aucun de mes parens, & j'ai ordre d'observer le même incognito jusqu'au déboursement. J'ai une furieuse démangeaison de tourner la feuille; car j'ai encore bien des choses à dire. Je n'en serai rien cependant, & je me réserve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

LETTRE XVII. A MADAME DE SOURGEL

Je suis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la baronne de Warens. Quoique j'eusse prévu à-peu-près les suites de sa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité soupçonné que les choses en vinsent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractère. Vous avez très-raison, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & Monsieur votre époux. Si son procédé fait honneur à son coeur, il est sûr qu'il n'est pas également digne de ses lumières; puisqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'usage du monde, je ne laissai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire assez juste une partie du retour dont vous payez son amitié & ses bons offices. [484] Vous le sentîtes parfaitement, Madame, & si je m'en souviens bien, la crainte que mes conseils ne fussent écoutés vous engagea aussi bien que Mademoiselle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un coeur comme le mien n'étoient gueres propres à jeter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus; à l'occasion de quoi vous rappeliez fort noblement le présent que vous voulûtes faire de ce précieux juste-au-corps, qui tient aussi-bien que moi une place si honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le respect que je vous dois, que je n'ai jamais songé à recevoir votre présent, dans quelque état d'abaissement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans les choix de mes bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matière à railler en faisant la description de ce superbe habit retourné, rempli de graisse, en tel état, en un mot, que toute ma modestie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un semblable. Je suis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifester ce trophée de votre générosité, il est encore en existence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un si pompeux étalage. Heureusement Madame la baronne eut la judicieuse précaution, sans présumer cependant que ce soin pût devenir utile, de faire ainsi

enfermer le tout sans y toucher, avec toutes les attentions nécessaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laissera pas que de donner lieu à un fort joli contraste, sur-tout la belle cave à tabac. Pour les flambeaux [485] vous les aviez destinés à M. Perrin, vicaire de police, dont votre situation en ce pays-ci vous avoir rendu la protection indispensablement nécessaire. Mais les ayant refusés ils sont ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurois, Madame, continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné, & je crois qu'il seroit impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même, rappelez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, M. votre époux, & toute votre famille; sans argent, sans amis, sans connoissances, sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de Madame de Warens? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoir long-tems que vous en étiez plus loin qu'à votre dernière piece; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, & le coup-d'oeil sous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur; & vous n'aviez pas, que je sache., de grands témoignages avantageux qui parlissent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne marraine, pleine de compassion pour vos maux & pour votre misere actuelle, (pardonnez-moi ce mot, Madame,) n'hésita point à vous secourir, & la maniere prompte & hasardée dont elle le fit prouvoit assez, je crois, que son coeur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses & d'indignités que vous ne rougisiez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui, & même ce soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose gueres avantageusement pour vous.

[486] Mais, Madame, que sert de tergiverser? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil que vous recherchez à noircir basement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porté à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits le plus important que vous pussiez recevoir, & quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses, il n'y a point cependant de coeur bien fait qui ne rejette avec horreur les détours d'une conduite aussi messéante que la vôtre.

Mais, grâce à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la baronne, ma marraine; son caractere & ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie; & sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice & le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour; mais pour elle ses démarches se sont à la face du ciel, & comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inséré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très-indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles & d'être privée de votre cher argent; & c'est le parti que prendra Madame de Warens, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler [487] de moi sur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aye pas celui d'être connu de

vous, je ne laisse pas de l'être de grand nombre de personnes de mérite & de distinction, qui toutes savent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever & de m'inspirer des sentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conserver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me restera un souffle de vie: & je suis fort trompé, si tous les exemples de dureté & d'ingratitude qui me tomberont sous les yeux ne sont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec respect.

LETTRE DE MADAME DE WARENS, A M. FAVRE

MONSIEUR,

Vous trouverez bon, Monsieur, que n'attendant plus ni réponse, ni satisfaction de Monsieur & de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt si j'avois été instruite de votre mérite, & de ce [488] que vous étiez véritablement, & que je n'eusse pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme & homme de mérite, comme je vous crois, & comme M. Berthier vous représente à moi, vous ne prissiez mes intérêts avec chaleur, si vous étiez instruit de ce qui s'est passé entr'eux & moi, & des circonstances dont toute cette affaire a été accompagnée; mais sans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeler à leur conscience. Ils savent combien je me suis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus pressant, & pour leur éviter bien des affronts; ils savent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes; ils savent encore la rareté excessive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite somme plus précieuse, par rapport à moi, que sept ou huit fois autant ne le sauroit être pour eux. En vérité, Monsieur, je suis bien embarrassée après tout cela, de savoir quel nom donner à leur indifférence: j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils fassent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il semble qu'elle a affecté d'y entasser toutes les marques d'un méchant caractère. Je n'ai garde, Monsieur, de tourner contre elle ses propres armes; je suis peu accoutumée à un semblable style, & je me contenterai de répondre à ses malignes insinuations par un court exposé du fait.

J'ai vu ici un monsieur & une dame avec leur famille, qui se donnoient pour imprimeurs sous le nom de Thibol, & [489] qui, sur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel & le

rang de gens de qualité, je n'ai jamais su précisément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triste équipage, chargés de dettes, sans un sou; & comme j'ai fait une espece de liaison avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été assez heureuse pour rendre quelques services, ils se sont présentés à moi pour implorer mon secours, me priant de leur faire quelques avances qui pussent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de se rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'eussent pas entendu dire alors que je fusse si avidement intéressée, & que je me mêlasse de vendre le faux pour le fin, puisqu'ils se sont adressés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je suis la seule personne qui ait daigné les regarder, & j'ose bien attester que, de la maniere qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontents de la façon dont je me suis livrée à eux. Je l'ai fait, j'ose le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient besoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils savent, & à gros intérêts, quoique j'eusse pris un terme très-court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monsieur, par toutes mes lettres, que je ne me suis jamais avisé de leur rien demander de cet intérêt; & je réitere encore que je leur en fais présent sort volontiers; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner sur le capital.

[490] Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connoître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai appaisé leurs créanciers; j'ai mis le mari eh état de se garantir d'être arrêté, & de se rendre à Lyon avec son fils; j'ai donné à la femme & à la fille asyle dans ma maison, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai assigné mes quartiers en trésorerie pour le paiement de leurs créanciers enfin j'ai prêté à la femme & à la fille tout l'argent nécessaire pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce tems je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier paiement: car je respect trop mes engagements pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi, je vous serai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra si elle ne les abandonneroit pas avec son logement, de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose: mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact & je lui promis de tâcher de les vendre; mais ensuite, ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur: car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, & qui, certainement, vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette dame ne s'inquiète point. Ses meubles sont [491] tous ici, tels qu'elle les a laissés; & je cherche si peu à me les approprier à mon profit, que je proteste hautement que je n'en veux plus en aucune façon, & je ne m'en mêlerai que pour les rendre sous quittance à ceux qui me les demanderont de sa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique sous son nom & à ses frais, & l'on connoitra par les sommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choses. Pour le collier, les boucles & les manches, ils sont depuis très-long-tems entre les mains de M. Berthier, qui est prêt à les restituer en recevant son dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois

à Madame de Sourgel.

Je crois, Monsieur que si je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de si loin, les ports de lettres dont la somme n'est pas petite, la reconnaissance que je dois à M. Berthier qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-dessus tout cela les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du paiement, il y a sort apparence que le prix des meubles seroit assez bien payé; mais ces détails de minutie sont, je vous assure, au-dessous de moi; & puis il est juste qu'il m'en coûte quelque chose pour le plaisir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des présens, il seroit à souhaiter pour Madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux; car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont besoin des miens &

[492] moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération & fort chétive, je crus pouvoir & devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoir gueres m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent elle est aux dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux je ne manquerois point de dire voilà ma croix.

Au reste, je doute bien sort d'être en arriere de présens avec Madame de Sourgel, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeler ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille; elle en sait assez les motifs & la raison; je consens cependant volontiers, qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eut bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre s'il n'accomode pas Madame de Sourgel.; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard; elle sait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit & sur le même pied qu'il [493] m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée? Ne l'ai-je pas priée en grace plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jettée? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité & de politesse, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de rester en arriere à cet égard? Ne l'ai-je pas avertie & fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jeter, de recourir aux protections pour me faire payer? Quel si grand mal lui ai-je donc fait? Personne ne le sait mieux que vous, Monsieur; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations, mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici Monsieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favorables [494] à eux, & de m'exposer par-là à la moquerie des plaisans, qui m'ont raillée de ma sottise & de ma crédulité, & des censeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je suis mortifiée, Monsieur, qu'on vous donne une fonction aussi indigne de vous, que de servir de correspondant à de si désagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarrasse d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre désormais les choses comme il lui plaira, sans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à ses injures. Je crois qu'il ne sera pas douteux parmi les honnêtes gens, sur qui d'elle ou de moi tombera le déshonneur de toute cette affaire,

Je suis avec une parfaite considération, &c,

[23 - 10 - 1737] LETTRE VIII

Montpellier, 23 octobre 1737.

MONSIEUR,

J'eus l'honneur de vous écrire, il y a environ trois semaines; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois incluse pour M. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à Madame de Warens, & huit jours après je pris la liberté de vous adresser encore une lettre pour elle: cependant je n'ai reçu réponse de nulle part; je ne puis croire, Monsieur, de vous avoir déplu, en [495] usant un peu trop familièrement de la liberté que vous m'aviez accordée; tout ce que je crains, c'est que quelque contre-tems fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponses quoi qu'il en soit, il m'est si essentiel d'être bientôt tiré

d peine que je n'ai point balancé, Monsieur, de vous adresse encore l'incluse, & de vous prier de vouloir bien donner v soins pour qu'elle parvienne à son adresse; j'ose même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens, je tremble qu'elle ne soit malade. J'espere, Monsieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponse par le premier ordinaire: & afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adresser chez M. Barcelon, huissier de la bourse en rue basse proche du Palais: c'est-là que je suis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & si vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je suis avec une respectueuse considération.

[496]

[0 4 - 1 1 - 1 7 3 7] L E T T R E X I X

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

Lequel des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur qui n'a jamais passé de semaine depuis son départ, sans écrire à un ami de coeur, ou cet ingrat ami, qui pousse la négligence jusqu'à passer deux grands mois & davantage, sans donner au pauvre pèlerin le moindre sigue de vie? Oui, Monsieur, deux grands mois; je sais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre; mais je sais bien aussi que je ne l'ai reçue que la veille de la Toussaint: & quelque effort que fasse ma raison pour être d'accord avec mes desirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été mise après coup. Pour moi, Monsieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. Micoud, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai poussé l'exactitude jusqu'à céder presque à tout l'empressement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monsieur de Trianon, Dieu & lui savent, si l'on peut avec vérité m'accuser de négligence à cet égard, Quelle différence, grand Dieu, il semble que la Savoye est éloignée d'ici de sept ou huit cents lieues, & nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponses de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois semaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru. [497] Quelque dure que soit ma situation actuelle, je la supporterois volontiers, si du moins on daignoit me donner la moindre marque de souvenir: mais rien; je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puisque les relations sont devenues impossibles depuis Chambéry & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promesses sur lesquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de consolation me suffiront & serviront à répandre de la douceur sur un état qui a ses

désagréments.

J'ai eu le malheur dans ces circonstances gênantes de perdre mon hôtesse, Madame Mazet, de manière qu'il a fallu solder mon compte avec ses héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoissance, a eu la générosité de me prêter soixante livres sur ma parole, qui ont servi à payer le mois passé & le courant de ma pension; mais je me vois extrêmement reculé par plusieurs autres menues dettes; & j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remèdes que j'avois commencés faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels sont mes projets. Si dans quinze jours qui sont le reste du second mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai résolu de hasarder un coup; je ferai quelque argent de mes petits meubles; c'est-à-dire, de ceux qui me sont les moins chers; car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne suffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oserai l'exposer au jeu non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la solitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'[498] moi de me faire des connoissances assez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma situation ne sera presque pas pire qu'auparavant; mais si je gagne je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'est un grand hasard à la vérité, mais j'ose croire qu'il est nécessaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuse & de m'exposer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Esprit; où, à moindres frais & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remèdes avec plus de tranquillité, d'agrément & de succès, comme j'espère que je n'ai fait à Montpellier dont le séjour m'est d'une mortelle antipathie; je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous assure, très-grand besoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher Monsieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéresser à moi & prendre part à mes petits soucis. Je vous prierai aussi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que si mes lettres ont le malheur de se perdre de quelque côté, l'on puisse de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monsieur de Trianon, & comme la poste de Paris qui est la vôtre ne part: d'ici qu'une fois la semaine, à savoir le lundi, il se trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué [499] d'écrire un seul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien & fort à votre aise.

Il vous reviendroit une description de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France; mais en vérité il y a si peu de bien & tant de mal à en dire, que je me serois scrupule d'en charger encore le portrait de quelque saillie de mauvaise humeur; j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penser en attendant.

Montpellier est une grande ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues

sales, tortueuses & larges de six pieds. Ces rues sont bordées alternativement de superbes hôtels & de misérables chaumières, pleines de boue & de fumier. Les habitans y sont moitié très-riches & l'autre moitié misérables à l'excès; mais ils sont tous également gueux par leur manière de vivre, la plus vile & la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes, les dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon & la nuit à la débauche à la différence des bourgeoises qui n'ont d'occupation que la dernière. Du reste ni les unes ni les autres n'entendent le françois, & elles ont tant de goût & d'esprit qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne soient des assemblées de sorciers. Aussi on n'a jamais vu de femmes aux spectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques misérables étrangères qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse & la modestie des dames de Montpellier. Vous savez sans doute [500] quels égards on a en Italie pour les huguenots & pour les Juifs en Espagne; c'est comme on traite les étrangers ici; on les regarde précisément comme une espèce d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assommés au bout s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractère des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de bled, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. Adieu, mon cher ami.

[1 4 - 0 3 - 1 7 4 2] LETTRE XX. A MONSIEUR DE CONZIÉ

14 Mars 1742.

MONSIEUR,

Nous reçûmes hier au soir, fort tard, une lettre de votre part, adressée à Madame de Warens; mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin, & cette exactitude doit suppléer à la brièveté de ma lettre, & à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-alarmés d'apprendre votre maladie; & [501] quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect & un attachement infini.

A FANIE.

Malgré l'art d'Esculape & ses tristes secours,
La fièvre impitoyable alloit trancher mes jours;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeler à la vie.

Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi:
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu, le nocher redouté
M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard sévère,
Me pressant aussi-tôt d'avaler l'onde amère;
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux,
Viens déposer ici les erreurs & les maux,
Qui des foibles mortels remplissent la carrière.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire,
Sans regretter le jour par des cris superflus,
Leur cœur en l'oubliant ne le desire plus.

[502] Ah! pourquoi cet oubli leur est-il nécessaire,
S'ils connoissoient la vie, ils craindroient sa misère.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte sermon;
Mais, osez-vous penser, mon bon seigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera jusques parmi les morts:
C'est pourquoi supprimez, s'il vous plaît, votre eau noire,
Toute l'encre du monde, & tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant souvenir.
Sur un si beau sujet j'avois beaucoup à dire
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre.
La constance a son prix, même parmi les morts:
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
Je l'accorde en ce jour à ta tendresse extrême,
Va parmi les mortels, pour la seconde fois,
Témoigner que sur Pluton même,
Un si tendre amour a des droits.
C'est ainsi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;

Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

[503]

[2 4 - 0 9 - 1 7 4 3] LETTRE XXI.
A M. LE COMTE DES CHARMETTES

A Venise, ce 24 Septembre 1743.

Je connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens; quoique je lui aye écrit depuis que je suis ici, par une infinité de voies différentes., Vous connoissez les liens de reconnoissance & d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aurois mieux en recevoir.

Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman; ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie, je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux, prévoir, & la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Geneve, pour qu'il me la fasse parvenir; car elle ne viendrait pas en droiture.

[504] Je passai en porte, à Milan, ce qui me priva du plaisir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquise s'est remariée il y a quelque tems. Adieu, Monsieur, puisqu'il faut mourir tout de bon, c'est à présent qu'il faut être philosophe. Je vous dirai une autre fois quel est le genre de philosophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus sincere & le plus parfait attachement, Monsieur, &c.

ROUSSEAU

P.S. Faites-moi la grace, Monsieur, de faire parvenir surement l'incluse que je confie à votre générosité.

MONSIEUR,

J'avoue que je m'étois attendu au consentement que vous avez donné à ma proposition; mais quelque idée que j'eusse de la délicatesse de vos sentimens, je ne m'attendois point

absolument à une réponse aussi gracieuse.

[505]

LETTRE XXII.

MONSIEUR,

Il faut convenir, Monsieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une manière à doubler le prix des services que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponse polie & spirituelle, autant qu'il se peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choses qui sont pour moi d'un tout autre mérite. Des sentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, si j'ose ainsi parler, que la sincérité & la voix du coeur caractérise. Le mien n'est pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à son gré, qui, sans blesser le respect, pussent exprimer assez bien l'amitié. Nulle des expressions qui se présentent ne me satisferont sur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du coeur; mais, Monsieur, continuez de me parler quelquefois sur ce ton là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons, &c. &c.

[506]

QUINZE LETTRES Relatives à la Botanique

Adressées à MADAME LA DUCHESSE DE PORTLAND.

[2 0 - 1 0 - 1 7 6 6] LETTRE PREMIERE

A Wooton, le 20 Octobre 1766.

Vous avez raison, Madame la Duchesse, de commencer la correspondance que vous me faites l'honneur de me proposer, par m'envoyer des livres pour me mettre en état de la soutenir: mais je crains que ce ne soit peine perdue; je ne retiens plus rien de ce que je lis; je n'ai plus de mémoire pour les livres, il ne m'en reste que pour les personnes, pour les bontés qu'on a pour moi, & j'espere à ce titre profiter plus avec vos lettres qu'avec tous les livres de l'univers. Il en est un, Madame, où vous savez si bien lire, & où je voudrois bien apprendre à épeler quelques mots après vous. Heureux qui sait prendre assez de goût à cette intéressante lecture pour n'avoir besoin d'aucune autre, & qui, méprisant les instructions des hommes qui sont menteurs, s'attache à celles de la nature, qui ne ment point! Vous l'étudiez avec autant de plaisir que de succès, vous la suivez dans tous ses regnes, aucune de ses productions ne vous est étrangere; vous savez assortir [507] les fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux: & que n'apprivoiseriez-vous pas. Je connois un animal un peu sauvage qui vivroit avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurois bien les mêmes goûts si j'étois en état de les satisfaire; mais un solitaire & un commençant de mon âge, doit retrécir beaucoup l'univers s'il veut le connoître; & moi qu me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'a garde d'aller escalader les palmiers de l'Afrique ni les cedres du Liban. Le tems presse, & loin d'aspirer à savoir un jour la botanique,

j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que le moutons qui passent sous ma fenêtre, & de savoir comme eux trier mon soin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne sont gueres conséquens, & que les tentations viennent par la facilité d'y succomber, que le jardin de mon excellent voisin M. de Granville m'a donné le projet ambitieux d'en connoître les richesses mais voilà précisément ce qui prouve que ne sachant rien, je ne suis fait pour rien apprendre. Je vois les plantes, il me le nomme, je les oublie; je les revois, il me les renomme, je les oublie encore; & il ne résulte de tout cela que l'épreuve que nous faisons sans cesse, moi de sa complaisance, & lu de mon incapacité. Ainsi du côté de la botanique, peu d'avantage; mais un très-grand pour le bonheur de la vie dans celui de cultiver la société d'un voisin bienfaisant, obligeant, aima blé, & pour dire encore plus, s'il est possible, à qui je dois l'honneur d'être conçu de vous.

[508] Voyez donc, Madame la duchesse, quel ignore correspondant vous vous choisissiez, & ce qu'il pourra mettre du sien contre vos lumieres. Je suis en conscience obligé de vous avertir de la mesure des miennes; après cela si vous daignez vous en contenter, à la bonne heure; je n'ai garde de refuser un accord si avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes, des rêveries pour vos observations; je m'instruirai cependant par vos bontés, & puissai-je un jour, devenu meilleur herboriste, orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique, pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver.

J'avois apporté de Suisse quelques plantes séches qui se sont pourries en chemin; c'est un herbier à recommencer, & je n'ai plus pour cela les mêmes ressources. Je détacherai toutefois de ce qui me reste, quelques échantillons des moins gâtés, auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays en fort petit nombre, selon l'étendue de mon savoir, & je prierai M. Granville de vous les faire passer quand il en aura l'occasion; mais il faut auparavant les trier, les démoisir, & surtout retrouver les noms à moitié perdus, ce qui n'est pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms, comment parviendrons-nous, Madame, à nous entendre. Je ne connois point les noms Anglois; ceux que je connois sont tous du *Pinax* de Gaspard Bauhin ou du *Species plantarum* de M. Linnaeus, & j e ne puis en faire la synonymie avec Gérard qui leur est antérieur à l'un & à l'autre, ni avec le *Synopsis*, qui est antérieur au second, & qui cite rarement le premier; en sorte que mon *Species* me devient inutile [509] pour vous nommer l'espece de plante que j'y connois, & pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connoître. Si par hasard, Madame la duchesse, vous aviez aussi le *Species plantarum* ou le *Pinax*, ce point de réunion nous seroit très-commode pour nous entendre, sans quoi je ne sais pas trop comment nous serons.

J'avois écrit à Mylord Maréchal deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commission, & pour lui demander ses félicitations sur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettres hors avec lui seul & un autre ami. Vous serez la troisieme, Madame la duchesse, & vous me ferez chérir toujours plus la botanique à qui je dois cet honneur. Passé cela la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux; il m'en coûte beaucoup d'écrire à cause de mes incommodités, & content d'un si bon choix je m'y borne, bien sûr que si je l'étendois davantage, le même bonheur ne m'y suivroit pas.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer mon profond respect.

[510]

[1 2 - 0 2 - 1 7 6 7] L E T T R E I I

A Wooton, le 12 Février 1767.

Je n'aurois pas, Madame la duchesse, tardé un seul instant de calmer, si je l'avois pu vos inquiétudes sur la santé de Mylord Maréchal; mais je craignis de ne faire, en vous écrivant, qu'augmenter ces inquiétudes, qui devinrent pour moi des alarmes. La seule chose qui me rassurât, étoit que j'avois de lui une lettre du 22 Novembre, & je présumois que ce qu'en disoient les papiers publics, ne pouvoit gueres être plus récent que cela. Je raisonnai là-dessus avec M. Granville qui devoit partir dans peu de jours, & qui se chargea de vous rendre compte de ce que nous avions pensé, en attendant que je pusse, Madame, vous marquer quelque chose de plus positif: dans cette lettre du 22 Novembre, Mylord Maréchal me marquoit qu'il se sentoit vieillir & affoiblir, qu'il n'écrivoit plus qu'avec peine, qu'il avoit cessé d'écrire à ses parens & amis, & qu'il m'écrivoit désormais fort rarement à moi-même. Cette résolution, qui peut-être étoit déjà l'effet de sa maladie, fait que son silence depuis ce tems-là me surprend moins, mais il me chagrine extrêmement. J'attendois quelque réponse aux lettres que je lui ai écrites, je la demandois incessamment & j'espérois vous en faire part aussi-tôt; il n'est rien venu, J'ai aussi écrit à son banquier à Londres qui ne savoit rien non plus, mais qui ayant fait des informations, m'a marqué qu'en effet Mylord Maréchal [511] avoit été fort malade, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Voilà tout ce que j'en sais, Madame la duchesse. Probablement vous en savez davantage à présent vous-même, & cela supposé, j'oserois vous supplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je suis. A moins que les amis charitables ne m'instruisent de ce qu'il m'importe de savoir, je ne suis pas en position de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ose presque plus vous parler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avois apportés de Suisse, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma misere; outre que ces débris valent peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms qui manquoient à la plupart, & cette difficulté mal vaincue m'a fait sentir que j'avois fait une entreprise à mon âge, en voulant m'obstiner à connoître les plantes tout seul. Il faut en botanique commencer par être guidé; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes avant de vouloir les étudier méthodiquement: il faut premièrement être herboriste, & puis devenir botaniste après, si l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, & je m'en suis mal trouvé. Les livres des botanistes modernes n'instruisent que les botanistes; ils sont inutiles aux ignorans. Il nous manque un

livre vraiment élémentaire avec lequel un homme qui n'auroit jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier seul. Voilà le livre qu'il me faudroit à défaut d'instructions verbales; car où les trouver? Il n'y a point autour de ma demeure, d'autres herboristes que les moutons. [512] Une difficulté plus grande est que j'ai de très-mauvais yeux pour analyser les plantes par les parties de la fructification. Je voudrois étudier les mousses & les gramens qui sont à ma portée; je m'éborgne & je ne vois rien. Il semble, Madame la duchesse, que vous ayez exactement deviné mes besoins en m'envoyant les deux livres qui me sont le plus utiles. Le Synopsis comprend des descriptions à ma portée & que je suis en état de suivre sans m'arracher les yeux, & le Petiver m'aide beaucoup par ses figures qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet sans couleur peut y prêter. C'est encore un grand défaut des botanistes modernes de l'avoir négligée entièrement. Quand j'ai vu dans mon Linnaeus la classe & l'ordre d'une plante qui m'est inconnue, je voudrois me figurer cette plante, savoir si elle est grande ou petite, si la fleur est bleue ou rouge, me représenter son port. Rien. Je lis une description caractéristique, d'après laquelle je ne puis rien me représenter. Cela n'est-il pas désolant?

Cependant, Madame la duchesse, je suis assez fou pour m'obstiner, ou plutôt je suis assez sage. Car ce goût est pour moi une affaire de raison. J'ai quelquefois besoin d'art pour me conserver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connoissez pas, que je n'ai gueres connues que dans les autres, & que je ne veux pas laisser approcher de moi. Je ne veux pas, s'il est possible, que de tristes souvenirs viennent troubler la paix de ma solitude. Je veux oublier les hommes & leurs injustices. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de celui qui les fit pour être [513] bons, & dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois & dans nos montagnes sont encore tels qu'ils sortirent originellement de ses mains, & c'est-là que j'aime à étudier la nature; car je vous avoue que je ne sens plus le même charme à herboriser dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y est plus la même; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y est pas si touchante. Les hommes disent qu'ils l'embellissent, & moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, Madame la duchesse; en parlant des jardins j'ai peut-être un peu médité du vôtre; mais si j'étois à portée je lui serois bien réparation. Que n'y puis-je faire seulement cinq ou six herborisations à votre suite, sous M. le Docteur Solander! Il me semble que le petit fond de connoissances que je tâcherois de rapporter de ses instructions & des vôtres, suffiroit pour ranimer mon courage souvent prêt à succomber sous le poids de mon ignorance. Je vous annonçois du bavardage & des rêveries; en voilà beaucoup trop. Ce sont des herborisations d'hiver; quand il n'y a plus rien sur l'a terre j'herborise dans ma tête, & malheureusement je n'y trouve que de mauvaise herbe. Tout ce que j'ai de bon s'est réfugié dans mon coeur, Madame la duchesse, & il est plein des sentimens qui vous sont dus.

Mes chiffons de plantes sont prêts ou à-peu-près; mais faute de savoir les occasions pour les envoyer, j'attendrai le retour de M. Granville pour le prier de vous les faire parvenir.

[514]

[2 8 - 0 2 - 1 7 6 7] L E T T R E I I I

Wooton le 28 Février 1767.

MADAME LA DUCHESSE,

Pardonnez mon importunité: je suis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine sur la santé de Mylord Maréchal, pour différer à vous en remercier. Je suis peu sensible à mille bons offices où ceux qui veulent me les rendre à toute force consultent plus leur goût que le mien. Mais les soins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occasion, m'affectent véritablement & me trouveront toujours plein de reconnoissance. C'est aussi, Madame la duchesse, un sentiment qui sera joint désormais à tous ceux que vous m'avez inspirés.

Pour dire à présent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, & qui peut-être vous est très-connue, mais que pour moi je ne connoissois point du tout. Par sa figure & par sa fructification elle paroît appartenir aux fougères, mais par sa substance & par sa nature, elle semble être de la famille des mousses. J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microscope & trop peu de savoir pour rien décider là-dessus. Il faut, Madame la duchesse, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance & de ma bonne volonté; c'est tout ce que je puis mettre de ma part dans notre correspondance, après le tribut de mon profond respect.

[515]

[2 9 - 0 4 - 1 7 6 7] L E T T R E I V

A Wooton le 29 Avril 1767.

Je reçois, Madame la duchesse, avec une nouvelle reconnoissance les nouveaux témoignages de votre souvenir & de vos bontés dans le livre que M. Granville m'a remis de

votre part, & dans l'instruction que vous avez bien voulu me donner sur la petite plante qui m'étoit inconnue. Vous avez trouvé un très-bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, & je suis très-sûr de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *Adiantum* n'est pas rare sur nos rochers, & j'en ai même vu plusieurs pieds sur des racines d'arbres, qu'il sera facile d'en détacher pour le transplanter sur vos murs.

Vous aurez occasion, Madame, de redresser bien des erreurs dans le petit misérable débris de plantes que M. Granville veut bien se charger de vous faire tenir. J'ai hasardé de donner des noms du *Species* de Linnaeus à celles qui n'en avoient point; mais je n'ai eu cette confiance qu'avec celle que vous voudriez bien marquer chaque faute & prendre la peine de m'en avertir. Dans cet espoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, Madame la duchesse, par M. Granville, & dont n'ayant pu trouver le nom par moi-même, j'ai pris le parti de le laisser en blanc. Cette plante me paroît approcher de l'*Ornitogale* (*Star of Bethlehem*) plus que d'aucune que je connoisse; mais sa fleur étant close & sa racine n'étant pas bulbeuse, je ne puis imaginer ce que c'est. Je ne [516] vous envoie cette plante que pour vous supplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les graces que vous m'avez faites, Madame la duchesse, celle à laquelle je suis le plus sensible & dont je suis le plus tenté d'abuser, est d'avoir bien voulu me donner plusieurs fois des nouvelles de la santé de Mylord Maréchal. Ne pourrois-je point encore par votre obligeante entremise, parvenir à savoir si mes lettres lui parviennent? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrième que je lui ai écrite depuis sa dernière. Je ne demande point qu'il y réponde, je desirerois seulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui sont en mon pouvoir pour qu'elles lui parviennent; mais les précautions qui sont en mon pouvoir à cet égard comme à beaucoup d'autres, sont bien peu de chose dans la situation où je suis.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

[10 - 07 - 1767] LETTRE V

Ce 10 Juillet 1767.

Permettez, Madame la duchesse, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeler à votre souvenir. Celui de vos bontés m'a suivi dans mes voyages & contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; & je m'amuse à faire [517] la comparaison des plantes de ce canton avec celles de votre Isle. Si j'osois me flatter, Madame la duchesse, que mes observations pussent avoir pour vous le moindre intérêt, le desir de vous plaire me les rendroit plus importantes, & l'ambition de vous appartenir me fait aspirer au titre de votre herboriste, comme si j'avois les connoissances qui

me rendroient digne de le porter. Accordez-moi, Madame, je vous en supplie, la permission de joindre ce titre au nouveau nom que je substitue à celui sous lequel j'ai vécu si malheureux. Je dois cesser de l'être sous vos auspices, & l'herboriste de Madame la duchesse de Portland, se consolera sans peine de la mort de J. J. Rousseau. Au reste, je tâcherai bien que ce ne soit pas là un titre purement honoraire, je souhaite qu'il m'attire aussi l'honneur de vos ordres, & je le mériterai du moins par mon zèle à les remplir.

Je ne signe point ici mon nouveau nom & je ne date point du lieu de ma retraite,* [*Le château de Trye où M. Rousseau étoit sous le nom de Renou] n'ayant pu demander encore-la permission que j'ai besoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponse, vous pourrez Madame la duchesse l'adresser sous mon ancien nom à Mess..... qui me la seront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'est bien précieux, en vous suppliant, Madame la duchesse, d'agréer ma très-humble reconnaissance & les assurances de mon profond respect.

[518]

[1 2 - 0 9 - 1 7 6 7] L E T T R E V I

12 Septembre 1767.

Je suis d'autant plus touché, Madame la duchesse, des nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avois quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours par mes sentimens les mêmes grâces, & les mêmes souvenirs par mon assiduité à vous les rappeler. Je suis comblé de la permission que vous voulez bien m'accorder, & très-fier de l'honneur de vous appartenir en quelque chose. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous me rendez précieuses, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes que j'ai trouvées à mon voisinage, parmi les bruyeres qui bordent un parc, dans un terrain assez humide, où croissent aussi la Camomille odorante, le *Sagina procumbens*, l'*Hieracium umbellatum* de Linnaeus, & d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté le *Flora Britannica* qui ne m'a pas quitté un seul moment.

De ces deux plantes l'une, N°. 2, me paroît être une petite Gentiane, appelée dans le Synopsis *Centaurium palustre luteum minimum nostras*. Flor. Brit. 131.

Pour l'autre N°. 1, je ne saurois dire ce que c'est, à moins que ce ne soit peut-être une *Elatine* de Linnaeus, appelée par Vaillant *Alsinastrum serpyllifolium*, &c. La phrase s'y [519] rapporte assez bien, mais l'*Elatine* doit avoir huit étamines, & je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur est très-petite, & mes yeux, déjà foibles naturellement, ont tant pleuré que je les perds avant le tems: ainsi je ne me plus à eux. Dites-moi de grâce ce qu'il en est, Madame la duchesse,

c'est moi qui devrois en vertu de mon emploi vous instruire; & c'est vous qui m'instruisez. Ne dédaigne pas de continuer, je vous en supplie, & permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année dernière à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour en apprendre le nom.

Et à propos de M. Granville mon bon voisin, permette Madame, que je vous témoigne l'inquiétude que son silence me cause. Je lui ai écrit, & il ne m'a point répondu, lui qui est si exact. Seroit-il malade? J'en suis véritablement en peine.

Mais je le suis plus encore de Mylord Maréchal, mon ami mon protecteur, mon pere qui m'a totalement oublié. Non, Madame, cela ne sauroit être. Quoiqu'on ait pu faire, je puis être dans sa disgrâce, mais je suis sûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma position, c'est qu'elle m'ôte les moyen de lui écrire. J'espere pourtant en avoir dans peu l'occasion & je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je la saisirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de les nouvelles, & si j'ose ajouter, pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.

[520] P.S. J'avois dit au jardinier de M. Davenport que je lui montrerois les rochers où croissoit le petit *Adiantum*, pour que vous pussiez, Madame, en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison & regardent le nord. Il est très-aisé d'en détacher des plantes, parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard, Madame, du départ de cette lettre, causé par des difficultés qui tiennent à ma situation, me met à portée de rectifier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N°. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique, j'y ai trouvé à l'aide des figures, que Michelius avoir fait un genre de cette plante sous le nom de *Linocarpon*, & que Linnaeus l'avoit mite parmi les especes du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *Radiola*, j'en aurois trouvé la figure dans le Flora Britannica que j'avois avec moi, mais précisément la planche 15, où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire & n'est que dans le Synopsis que je n'avois pas. Ce long verbiage a pour but, Madame la duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance à la vérité, mais non pas ma négligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, & je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir.

[521]

[04 - 01 - 1768] LETTRE VII

Ce 4 Janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé si long-tems, Madame la duchesse, à vous faire mes très-humbles remerciemens pour la peine, que vous avez prise d'écrire en ma faveur à Mylord Maréchal & à M. Granville, si je n'avois été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui est tombé malade chez moi, & dont je n'ai pas quitté le chevet durant tout ce tems, sans pouvoir donner un moment à nul autre soin. Enfin la Providence a béni mon zele; je l'ai guéri presque malgré lui. Il est parti hier bien rétabli, & le premier moment que son départ me laisse est employé, Madame, à remplir auprès de vous un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaisirs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de Mylord Maréchal, & ne pouvant lui écrire directement d'ici, j'ai profité de l'occasion de l'ami qui vient de partir, pour lui faire passer une lettre; puisse-t-elle le trouver dans cet état de santé & de bonheur que les plus tendres voeux de mon coeur demandent au Ciel pour lui tous les jours! J'ai reçu de mon excellent voisin M. Granville, une lettre qui m'a tout réjoui le coeur. Je compte de lui écrire dans peu de jours.

Permettez-vous, Madame la duchesse, que je prenne la liberté de disputer avec vous sur la plante sans nom que vous aviez envoyée a M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suisse pour vous supplier de [522] vouloir bien me la nommer. Je ne crois pas que ce soit le *Viola lutea* comme vous me le marquez; ces deux plantes n'ayant rien de commun ce me semble, que la couleur jaune de la fleur. Celle en question me paroît être de la famille des liliacées; à six pétales, six étamines en plumaceau; si la racine étoit bulbeuse, je la prendrois pour un *Ornithogale*, ne l'étant pas, elle me paroît ressembler fort à un *Anthericum ossifragum* de Linnaeus, appelé par Gaspard Bauhin *Pseudo-Asphodelus anglicus* ou *scoticus*. Je vous avoue, Madame, que je serois très-aise de m'assurer du vrai nom de cette plante car je ne peux être indifférent sur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyois pas qu'on trouvât en Angleterre plusieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullstrode, mais pour trouver la nature riche par-tout, il ne faut que des yeux qui sachent voir ses richesses. Voilà, Madame la duchesse, ce que vous avez & ce qui me manque; si j'avois vos connoissances en herborisant dans mes environs, je suis sûr que

j'en tirerois beaucoup de choses qui pourroient peut-être avoir leur place à Bullstrode. Au retour de la belle saison, je prendrai note des plantes que j'observerai, à mesure que je pourrai les connoître, & s'il s'en trouvoit quelqu'une qui vous convînt, je trouverois les moyens de vous les envoyer soit en nature, soit en graines. Si par exemple, Madame, vous vouliez faire semer le *Gentiana filiformis*, j'en recueillerois facilement de la graine l'automne prochain; car j'ai découvert un canton où elle est en abondance. De grace, Madame la duchesse, puisque j'ai l'honneur de vous appartenir, ne laissez [523] pas sans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connois point, je vous proteste, qui me flatte davantage que celle d'être toute ma vie, avec un profond respect, Madame la duchesse, votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.

[0 2 - 0 7 - 1 7 6 8] L E T T R E V I I I

A Lyon le 2 Juillet 1768.

S'il étoit y en mon pouvoir, Madame la duchesse, de mettre de l'exactitude dans quelque correspondance, ce seroit assurément dans celle dont vous m'honorez; mais outre l'indolence & le découragement qui me subjuguent chaque jour davantage, les tracas secrets dont on me tourmente absorbent malgré moi le peu d'activité qui me reste, & me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage qui seul seroit une terrible affaire pour un paresseux tel que moi, Cependant comme la botanique en est le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herborisations, au risque de vous ennuyer, Madame de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrois vous en faire d'intéressans sur le jardin de l'Ecole vétérinaire de cette ville, dont les directeurs naturalistes, botanistes, & de plus très-aimables sont en même tems très-communicatifs: mais les richesses exotiques de ce jardin m'accablent, [524] me troublent par leur multitude, & à force de voir à la fois, trop de choses, je ne discerne & ne retiens rien du tout. J'espere me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande Chartreuse, où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces Meilleurs qui veulent bien faire cette course & dont les lumieres me la rendront très-utile. Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, Madame la duchesse, je serois plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'Ecole vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana campestris* ni le *Swertia perennis*, & comme le *Gentiana filiformis* n'étoit pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine, & il se trouve qu'avec le plus grand zele pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espere être à l'avenir moins

malheureux, & pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie,

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, & que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, Madame la duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue; ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrois avoir l'honneur de vous les envoyer fraîches ou sèches, selon la maniere que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grace de pouvoir ajouter au plaisir que je trouve à mes herborisations, celui d'en faire quelques-unes [525] pour votre service. Mon adresse fixe durant mes courses sera celle-ci.

A Monsieur Renou chez Mess.....

J'ose vous supplier, Madame la duchesse, de vouloir bien me donner des nouvelles de Mylord Maréchal toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui se passe à Neufchâtel n'afflige son excellent coeur car je sais qu'il aime toujours ce pays-là, malgré l'ingratitude de ses habitans. Je suis affligé aussi de n'avoir plus de nouvelles de M. Granville. Je lui serai toute ma vie attaché.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

[21 - 08 - 1769] LETTRE IX

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 Août 1769.

MADAME LA DUCHESSÉ,

Deux voyages consécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 Juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la conservation de votre santé que pour le rétablissement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, & ma gratitude pour les marques de souvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le second de ces voyages a été fait à votre intention, & voyant [526] passer la saison de l'herborisation que j'avois en vue, j'ai préféré dans cette occasion le plaisir de vous servir à l'honneur de vous répondre. Je suis donc parti avec quelques amateurs pour aller sur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici dans l'espoir, Madame la duchesse, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines, qui méritassent de trouver place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs & pour les graines; la pluie & d'autres accidens nous ayant sans cesse contrariés, m'ont fait faire un voyage aussi peu utile qu'agréable, & je n'ai presque rien rapporté. Voici pourtant, Madame la duchesse, une note des débris de ma chétive collecte. C'est une courte liste des plantes dont j'ai

pu conservez: quelque chose en nature, & j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les graines il se trouve quelque chose ou le tout qui puisse vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, & me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet, soit à Lyon soit à Paris, pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne se trouve rien là digne d'y entrer, & que je ne continue d'être à votre égard un serviteur inutile malgré son zele.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à présent vous envoyer, Madame la duchesse, de la graine de *Gentiana filiformes*, la plante étant très-petite, très-fugitive, difficile à remarquer pour les yeux qui ne sont pas botanistes; un curé [527] à qui j'avois compté m'adresser pour cela étant mort dans l'intervalle, & ne connoissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chute, ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine, me force à finir cette lettre plutôt que je n'aurois désiré. Daignez, Madame la duchesse, agréer avec bonté le zele & le profond respect de votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.

[2 1 - 1 2 - 1 7 6 9] L E T T R E X

A Monquin le 21 Décembre 1769.

C'est, Madame la duchesse, avec bien de la honte & du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avois eu l'honneur de vous annoncer, & qui ne valoir assurément pas la peine d'être attendu. Enfin, puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boîte à l'adresse de M. le Chevalier Lambert, contenant les plantes & graines dont je joins ici la note. Je desire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la boîte ne sois pas ouverte en route, & même plusieurs fois, je crains sort que ces herbes fragiles & déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnoissables. Les graines au moins pourroient, Madame la [528] duchesse, vous dédommager des plantes, si elles étoient plus abondantes, mais vous pardonneriez leur misere aux divers accidens qui ont là-dessus contrarié mes soins. Quelques-uns de ces accidens ne laissent pas d'être risbles, quoi qu'ils m'ayent donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé sur ma table presque toute la graine de bistorte que j'y avois étendue pour la faire sécher; & ayant mis d'autres graines sur ma fenêtre pour le même effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, & j'ai été condamné à la pénitence de Psyché, mais il a fallu la faire moi-même & les fourmis ne sont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés

m'ont d'autant plus fâché que j'aurois bien voulu qu'il pût aller jusqu'à Callwich un peu du superflu de Bullstrode, mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois; car quoique les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles ames; ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainsi, Madame la duchesse, veuillez bien m'honorer de vos ordres & me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre; je tâcherai de suppléer à mon ignorance à force de zele pour exécuter vos commissions.

Vous trouverez, Madame, une Ombellifere à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom de *Seseti Halleri* faute de savoir la trouver dans le *Species*, au lieu qu'elle est bien décrite dans la dernière édition des plantes de Suisse de M. Haller N°. 762. C'est une très-belle plante qui est plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les [529] premières atteintes du froid lavent son verd foncé d'un beau pourpre & sur-tout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arrière-saison, ce qui fait aussi que les graines on peine à mûrir & qu'il est difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramasser quelques-unes que vous trouverez, Madame la duchesse, avec les autres. Vous aurez la bons de les recommander à votre jardinier; car encore un coup la plante est belle, & si peu commune, qu'elle n'a pis même encore un nom parmi les botanistes. Malheureusement le Specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer est mesquin & en fort mauvais état; mais les graines y suppléeront.

Je vous suis extrêmement obligé, Madame, de la bons que vous avez eue de me donner des nouvelles de mon excellent voisin M. Granville, & des témoignages du souvenir de ton aimable niece Miss Dewes. J'espere qu'elle se rappelle assez les traits de son vieux berger, pour convenir qu'il ne ressemble gueres à la figure de cyclope qu'il a plu à M. Hume de faire graver sous mon nom. Son graveur a peint mon visage comme sa plume a peint mon caractere. Il n'a pas vu que la seule chose que tout cela peint fidèlement est lui-même.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec bonté mon profond respect.

[530]

[17 - 04 - 1772] LETTRE XI

A Paris le 17 Avril 1772.

J'ai reçu, Madame la duchesse, avec bien de la reconnoissance, & la lettre dont vous m'avez honoré le 17 Mars, & le nombreux envoi des graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en sera de toutes manieres la plus considérable partie, & réveille déjà mon zele pour la compléter autant qu'il se peut. Je suis bien sensible aussi à la bonté qu'a

M. le docteur Solander d'y vouloir contribuer pour quelque chose; mais comme je n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvoit venir de lui, je reste en doute si le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie étoit joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui, cela supposé, ne m'est pas encore parvenu.

Je vous remercie aussi, Madame la duchesse, de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de Miss Dewes & de M. Sparrow; je m'en réjouis de tout mon coeur, & pour elle si bien faite pour rendre un honnête homme heureux & pour l'être, & pour son digne oncle que l'heureux succès de ce mariage comblera de joie dans ses vieux jours.

Je suis bien sensible au souvenir de Mylord Nuncham, j'espere qu'il ne doutera jamais de mes sentimens, comme je ne doute point de ses bontés. Je me serois flatté durant l'ambassade de Mylord Harcourt du plaisir de le voir à Paris, mais on m'assure qu'il n'y'est point venu, & ce n'est pas une mortification pour moi seul.

[531] Avez-vous pu douter un instant, Madame la duchesse, que je n'eusse reçu avec autant d'empressement que de respect le livre des jardins Anglois que vous avez bien voulu penser à m'envoyer? Quoique son plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurois reçu, je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même, puisqu'il est estimé & traduit dans ce pays, & d'ailleurs j'en dois aimer le sujet, ayant été le premier en terre-ferme à célébrer & faire connoître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullstrode où toutes les richesses de la nature sont rassemblées & assorties avec autant de savoir que de goût, méritoit bien un chantre particulier.

Pour faire une diversion de mon goût à mes occupations, je me suis proposé de faire des herbiers pour les naturalistes & amateurs qui voudront en acquérir. Le regne végétal, le plus riant des trois, & peut-être le plus riche, est très-négligé & presque oublié dans les cabinets d'histoire naturelle, où il devoit briller par préférence. J'ai pensé que de petits herbiers bien choisis & faits avec soin pourroient favoriser le goût de la botanique, & je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'espere, en état d'être distribuées dans un an d'ici. Si par hasard il se trouvoit parmi vos connoissances quelqu'un qui voulût acquérir de pareils herbiers, je les servirois de mon mieux, & je continuerai de même s'ils sont contens de mes essais. Mais je souhaiterois particulièrement, Madame la duchesse, que vous m'honorassiez quelquefois de vos ordres, & de mériter toujours par des actes de mon zele, l'honneur que j'ai de vous appartenir.

[532]

[19 - 05 - 1772] LETTRE XII

A Paris le 19 Mai 1772.

Je dois, Madame la duchesse, le principal plaisir que m'ait fait le poeme sur les jardins Anglois que vous avez eu la bonté de m'envoyer, a la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue Angloise qui m'empêche d'en entendre la poésie, ne me laisse pas partager le plaisir que l'on prend a le lire. Je croyois avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici, vous avez supposé que je préférois l'original, & cela seroit très-vrai si j'étois en état de le lire, mais je n'en comprends tout au plus que les notes qui ne sont pas a ce qu'il me semble la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier mon incapacité, j'en suis puni par mes vains efforts pour la surmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me soit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés & une nouvelle marque de votre souvenir. Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer mon remerciement & mon respect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire l'année derniere en date du 25 Mars 1771. Celui qui me l'envoie de Geneve (M. Moulto) ne me dit point les raisons de ce long retard: il me marque seulement qu'il n'y a pas de sa faute, voila tout ce que j'en sais.

[533]

[19 - 07 - 1772] LETTRE XIII

Paris le 19 Juillet 1772.

C'est, Madame la duchesse, par un qui pro quo bien inexcusable, mais bien involontaire, que j'ai si tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur Solander, & de la lettre du 24 Juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois aussi a ce savant Naturaliste des remerciemens

qui seront accueillis bien plus favorablement, si vous daignez, Madame la duchesse, vous en charger, comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour comble grace, vous voulez bien encore me promettre les noms nouveaux genres lorsqu'il leur en aura donne: ce qui suppose aussi la description du genre, car les noms dépourvus d'idées ne sont que des mots, qui servent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir, Madame, en signe de reconnoissance que le plaisir que j'ai de vous être obligé.

Ce n'est point sans un vrai déplaisir que j'apprends que ce grand voyage sur lequel toute l'Europe savante avoit les yeux, n'aura pas lieu. C'est une grande perte pour la Cosmographie, pour la Navigation & pour l'Histoire naturelle en général c'est, j'en suis très-sur, un chagrin pour cet homme illustre que le zele de l'instruction publique rendoit insensible aux périls & lux fatigues dont l'expérience l'avoit déjà si parfaitement [534] instruit. Mais je vois chaque jour mieux que les hommes sont par-tout les mêmes, & que le progrès de l'envie & de la jalousie fait plus de mal aux ames, que celui des lumieres qui en est la cause, ne peut faire de bien aux esprits.

Je n'ai certainement pas oublié, Madame la duchesse, que vous aviez desire de la graine du *Gentiana filiformis*; mais ce souvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante, sans me fournir aucun, moyen de la recouvrer. Sur le lieu même ou je la trouvai qui est a Trye, je la cherchai vainement l'année suivante, & soit que je n'eusse pas bien retenu la place ou le tems de sa florescence, soit qu'elle n'eût point grené & qu'elle ne se sur pas renouvelée, il me fut impossible d'en retrouver le moindre vestige. J'ai éprouvé souvent la MÊME mortification au sujet d'autres plantes que j'ai trouvées disparues des lieux où auparavant on les rencontroit abondamment; par exemple, le *Plantago uniflora* qui jadis bordoit l'étang de Montmorency & dont j'ai fait en vain l'année derniere la recherche avec de meilleurs Botanistes & qui avoient de meilleurs yeux que moi; je vous proteste, Madame la duchesse, que je serois de tout mon coeur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite Gentiane & sa graine, & vous faire parvenir l'une & l'autre si j'avois le moindre espoir de succès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année suivante, étant encore sur les lieux, quelle apparence qu'au bout de plusieurs années où tous les renseignements qui me restoient encore se sont effaces, je puisse retrouver la trace de cette petite & fugace plante? Elle n'est point ici au jardin du Roi, ni, que je sache, en aucun autre jardin, & très-peu de gens même la [535] connoissent. A l'égard du *Carthamus lanatus*, j'en joindrai de la graine aux échantillons d'herbiers que j'espere vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, Madame la duchesse, avec une bien douce joie le parfait rétablissement de mon ancien & bon voisin M. Granville. Je suis très-touché de la peine que vous avez prise de m'en instruire & vous avez par-là redoublé le prix d'une si bonne nouvelle.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer avec mon respect mes vifs & vrais remerciemens de toutes vos bontés.

[2 2 - 1 0 - 1 7 7 3] LETTRE XIV

A Paris le 22 Octobre 1773.

J'a reçu dans son tems la lettre dont m'a honoré Madame la duchesse le 7 Octobre; quant à celle dont il y est fait mention écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue: la quantité de sottes lettres qui me venoient de toutes parts par la poste, me force à rebuter routes celles dont l'écriture ne m'est pas connue, & il se peut qu'en mon absence la lettre de Madame la duchesse n'ait pas été distinguée des autres. J'irois la réclamer à la poste, si l'expérience ne m'avoit appris que mes lettres disparessoient aussi-tôt qu'elles sont rendues, & qu'il ne m'est plus possible de les ravoir. C'est ainsi que j'en ai perdu une de M. Linnaeus que je n'ai jamais pu ravoir, [536] après avoir appris qu'elle étoit de lui; quoique j'aye employé pour cela le crédit d'une personne qui en a beaucoup dans les postes.

Le témoignage du souvenir de M. Granville que Madame la duchesse a eu la bonté de me transmettre, m'a fait un plaisir auquel rien n'eût manqué, si j'eusse appris en même tems que sa santé étoit meilleure.

M. de St. Paul doit avoir fait passer à Madame la duchesse deux échantillons d'herbiers portatifs qui me paroissoient plus commodes & presque aussi utiles que les grands. Si j'avois le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fussent du goût de Madame la duchesse, je me serois un vrai plaisir de les continuer, & cela rue conserveroit pour la botanique un reste de goût presque éteint & que je regrette. J'attends là-dessus les ordres de Madame la duchesse & je la supplie d'agréer mon respect.

[11 - 07 - 1776] LETTRE XV

A Paris le 11 Juillet 1776.

Le témoignage de souvenir & de bonté dont m'honore Madame la duchesse de Portland, est un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnoissance que de respect. Quant a l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la supplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en est digne [537] d'elle, elle n'est proportionnée ni à ma situation ni à mes besoins. Je me suis défait de sous mes livres de botanique, j'en ai quitte l'agréable amusement, devenu trop fatigant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du persil ou des oeillets, à plus forte raison des plantes d'Afrique, & dans ma plus grande passion pour la botanique, content du foin que je trouvois sous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangères qu'on ne trouve parmi nous qu'en exil & dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer Madame la duchesse seroient donc perdues entre mes mains; il en seroit de même & par la même raison de l'*herbarium amboinense*, & cette perte seroit regrettable a proportion du prix de ce livre & de l'envoi. Voilà la raison qui m'empêche d'accepter ce superbe cadeau; si toutefois ce n'est pas l'accepter que d'en garder le souvenir & la reconnoissance, en desirant qu'il soit employé plus utilement.

Je supplie très-humblement Madame la duchesse d'agréer mon profond respect.

On vient de m'envoyer la caisse, & quoique j'eusse extrêmement désiré d'en retirer la lettre de Madame la duchesse, il m'a paru plus convenable, puisque j'avois à la rendre, de la renvoyer sans l'ouvrir.

[538] NEUF LETTRES RELATIVES A LA BOTANIQUE, ADRESSÉES A M. DE LA TOURETTE, *Conseiller en la Cour des Monnoies de Lyon*.

NEUF LETTRES RELATIVES A LA
BOTANIQUE, ADRESSÉES A M. DE LA
TOURETTE, *Conseiller en la Cour des
Monnoies de Lyon.*

[17-12-1769] LETTRE PREMIERE

A Monquin le 17 Décembre 1769.

J'ai différé, Monsieur, de quelques jours à vous accuser la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. Gouan, & à vous remercier, pour me débarrasser auparavant d'un envoi que j'avois a faire, & me ménager le plaisir de m'entretenir un peu plus long-tems avec vous.

Je ne suis pas surpris que vous soyez revenu d'Italie plus satisfait de la nature que des hommes; c'est ce qui arrive généralement aux bons observateurs, même dans les climats où est moins belle. Je sais qu'on trouve peu de penseurs dans ce pays-la; mais je ne conviendrois pas tout-à-fait qu'on n'y trouve a satisfaire que les yeux; j'y voudrois ajouter les oreilles. Au reste, quand j'appris votre voyage, je craignis, Monsieur, que les autres parties de l'histoire naturelle ne fissent quelque tort a la botanique, & que vous ne rapportassiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de [539] plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompe. Ah Monsieur! vous feriez grand tort a la botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montre, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir & déplorer ma misere, en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très-mauvais tems, comme vous savez avec de très-mauvais yeux, & avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, & privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la grande Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi de comparaison a faire entre les deux herborisations, & que celle de Pila me paroît aussi pauvre que celle de la Chartreuse est

abondante & riche. Je n'apperçus pas une *Astrantia*, pas une *Pirola*, pas une *Soldanelle*, pas une *Ombellifere* excepte le *Meum*, pas une *Saxifrage*, pas une *Gentiane*, pas une *Légumineuse*, pas une belle *Didymine* excepté la *Melisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guides & sans savoir ou chercher les places riches, & je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouvé dans cette triste & vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté; car la pluie & ma mal-adresse ont fait que presque tout ce que j'avois recueilli s'est trouvé gâté & pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'ayent fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus*, plante [540] de cinq pieds de haut dont le feuillage & le port sont admirables, & à qui ses grandes & belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurois voulu pour tout au monde en avoir des graines, mais cela ne me fut pas possible, le seul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs & vu la grandeur de la plante & qu'elle est extrêmement aqueuse, à peine en ai-je pu conserver quelque débris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes assez jolies, j'en ai ajoutée séparément la note, pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé sur la montagne. Quant à la désignation particulière des lieux, il m'est impossible de vous la donner: car outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en souviens pas moi-même, ma mauvaise vue & mon étourderie font que je ne sais presque jamais où je suis, je ne puis venir à bout de m'orienter, & je me perds à chaque instant quand je suis seul, si-tôt que je perds mon renseignement de vue.

Vous souvenez-vous, Monsieur, d'un petit *Souchet* que nous trouvâmes en assez grande abondance auprès de la grande Chartreuse & que je crus d'abord être le *Cyperus fuscus*, Lin. Ce n'est point lui, & il n'en est fait aucune mention que je sache, ni dans le *Species* ni dans aucun Auteur de botanique, hors le seul *Michelius* dont voici la phrase, *Cyperus radice repente, odorâ, locustis unciam longis & lineam latis. Tab. 31.f. 1.* Si vous avez, Monsieur, quelque renseignement plus précis ou plus sûr dudit *Souchet*, je vous serois très-obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas si embarrassant & si dispendieux [541] quand on s'en occupe avec autant de passion, que pour y mettre de la réforme je suis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature & la synonymie forment une étude immense & pénible; quand on ne veut qu'observer s'instruire & s'amuser entre la nature & soi, l'on n'a pas besoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du système végétal & apprendre à observer; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puisse être, on n'a plus besoin de livres pour voir & admirer sans cesse. Pour moi du moins, en qui l'opiniâtreté a mal suppléé à la mémoire, & qui n'ai fait que bien peu de progrès, je sens néanmoins qu'avec les Gramens d'une cour ou d'un pré j'aurois de quoi m'occuper tout le reste de ma vie, sans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monsieur, de tout ce long bavardage. Le sujet sera mon excuse auprès de vous. Agréez, je vous supplie, mes très-humbles salutations.

[542]

[26 - 01 - 1770] LETTRE II

Monquin le 26 Janvier 1779.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares coeurs
A s'ouvrir aux regards des hommes! *

[*M. Rousseau accablé de ses malheurs, avoit pris dans ce tems-là l'habitude de commencer toutes ses lettres par ce quatrain dont il étoit l'auteur; il la continua pendant long-tems, comme on le verra dans la suite de ce Recueil, où nous n'en citerons que le premier vers.]

C'en est fait, Monsieur, pour moi de la botanique; il n'en est plus question quant à présent, & il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs, je vieilliss, je ne suis plus ingambe pour herboriser, & des incommodités qui m'avoient laissé d'assez longs relâches menacent de me faire payer cette trêve. C'est bien assez désormais pour mes forces des courses de nécessité; je dois renoncer à celles d'agrément, ou les borner à des promenades qui ne satisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante qui, pour moi, s'étoit transformée en passion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, & sur-tout, Monsieur, à cultiver votre connoissance & vos bontés dont j'espère aller dans peu vous remercier en personne. C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites sur l'entreprise d'un Dictionnaire de Botanique, dont il est étonnant que ceux qui cultivent cette science, sentent si peu la nécessité. Votre âge, Monsieur, vos talens, vos connoissances [543] vous donnent les moyens de former, diriger exécuter supérieurement cette entreprise, & les applaudissemens avec lesquels vos premiers essais ont été reçus du public, vous sont garans de ceux avec lesquels il accueilleroit un travail plus considérable. Pour moi qui ne suis dans cette étude, ainsi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'songé plutôt en herborisant à me distraire & m'amuser m'instruire, & n'ai point eu dans mes observations tardives la sottise idée d'enseigner au public ce que je ne savois moi-même. Monsieur; j'ai vécu quarante ans heureux sans sa des livres; je me suis laissé entraîner dans cette carrière to & malgré moi: j'en suis sorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouissois avant d'y entrer, je retrouve au moins assez de bon sens pour sens que je n'y étois pas propre, & pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées sur les moyens de la faciliter & de la rendre utile aux autres, en suivant fil du

système végétal par une méthode plus graduelle & moins abstraite que celle de *Tournefort* & de tous ses successeurs, sans en excepter *Linnaeus* lui-même. Peut-être mon idée est-elle impraticable. Nous en causerons, si vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si vous la trouviez digne d'être adoptée, & qu'elle vous tentât d'entreprendre, sur ce plan, des institutions botaniques, je croirois avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail, que si je l'avois entrepris moi-même.

[544] Je vous dois des remerciemens, Monsieur, pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre, & bien plus encore pour les éclaircissemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papirus* m'a fait grand plaisir, & je l'ai mis bien précieusement dans mon herbier. Votre *Antirrhinum perpureum* m'a bien prouvé que le mien n'étoit pas le vrai, quoiqu'il y ressemble beaucoup; je penche à croire avec vous que c'est une variété de l'Arvensis, & je vous avoue que j'en trouve plusieurs dans le *Species*, dont les phrases ne suffisent point pour me donner des différences spécifiques bien claires. Voilà, ce me semble, un défaut que n'auroit jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on auroit toujours un objet fixe & réel de comparaison, sur lequel on pourroit aisément assigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liste, j'en ai omis une dont *Linnaeus* n'a pas marqué la patrie & que j'ai trouvée à Pila, c'est le *Rubia peregrina*; je ne sais si vous l'avez aussi remarquée; elle n'est pas absolument rare. dans la Savoie & dans le Dauphiné.

Je suis ici clans un grand embarras pour le transport de mon bagage, consistant en grande partie dans un attirail de botanique. J'ai sur-tout dans des papiers épars un grand nombre de plantes séchées en assez mauvais ordre & communes pour la plupart, mais dont cependant quelques-unes sont plus curieuses; mais je n'ai ni le tems ni le courage de les trier, puisque ce travail me devient désormais inutile. Avant de jeter au feu tout ce fatras de paperasses, j'ai voulu prendre la liberté de vous en parler à tout hasard; & si vous [545] étiez tenté de parcourir ce soin qui véritablement n'en va pas la peine, j'en pourrais faire une liasse qui vous parviendroit par M. Parquet, car pour moi je ne sais comment emporter tout cela, ni qu'en faire. Je crois me rappeler, par exemple, qu'il s'y trouve quelques Fougères, entr'autres le *Polypodium fragrans*, que j'ai herborisées en Angleterre, & qui ne sont pas communes par-tout. Si même la revue mon herbier & de mes livres de botanique pouvoit vous amuser quelques momens, le tout pourroit être déposé chez vous & vous le visiteriez à votre aise. Je ne doute pas que vous n'ayez la plupart de mes livres. Il peut cependant s'en trouver d'Anglois comme *Parkinson* & le *Gérard émaculé* que peut-être n'avez-vous pas. Le *Valerius Cordus* est assez rare; j'avois aussi *Tragus*, mais je l'ai donné à M. Clappier.

Je suis surpris de n'avoir aucune nouvelle de M. Gouan à qui j'ai envoyé les *Carex** [*]Je me souviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre: *Carex vulpina* pour *Carex leporina*.] de ce pays qu'il paroisoit désirer, & quelques autres petites plantes, le tout à l'adresse de M. de St. Priest qu'il m'avoit donnée. Peut-être le paquet ne lui est-il pas parvenu; c'est ce que je ne saurois vérifier, vu que jamais un seul mot de vérité ne pénètre à travers l'édifice de ténèbres qu'on a pris soin d'élever autour de moi. Heureusement les ouvrages des hommes sont périssables comme eux, mais la vérité est éternelle: *post tenebras lux*.

Agréé Monsieur, je vous supplie, mes plus sinceres salutations.

[546]

[2 2 - 0 2 - 1 7 7 0] L E T T R E I I I

Monquin le 22 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

Ne faites, Monsieur, aucune attention à la bizarrerie de ma date; c'est une formule générale qui n'a nul trait à ceux qui j'écris, mais seulement aux honnêtes gens qui disposent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'est pour ceux qui se laissent séduire par la puissance & tromper par l'imposture, un avis qui les rendra plus inexcusables si, jugeant sur des choses que tout devrait leur rendre suspectes, ils s'obstinent à se refuser aux moyens que prescrit la justice pour s'assurer de la vérité.

C'est avec regret que je vois reculer par mon état & par mauvaise saison, le moment de me rapprocher de vous. J'espere cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avois quelques graines qui valussent la peine de vous être présentées, je prendrais le parti de vous les envoyer d'avance pour ne pas laisser passer le tems de les semer; mais j'avois fort peu de chose, & je le joignis avec des plantes de Pila, dans un envoi que je fis il y a quelques mois à Madame la duchesse de Portland, & qui n'a pas été plus heureux selon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. Gouan; puisque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un & de l'autre. Comme celui de Madame de Portland étoit plus considérable, & que j'y avois mis plus de soins & de tems, je le regrette davantage; mais [547] il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *Seseli* de ce pays, que j'appelle *Seseli Halleri*, parce que je ne le trouve pas dans *Linnaeus*. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique que j'ai fait semer clans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avoit données, & qui seule a réussi. Elle s'appelle *Gombault* dans les Isles, & j'ai trouvé que c'étoit l'*Hibiscus esculentus*; il a bien levé, bien fleuri, & j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres que je vous porterai avec le *Seseli*, si vous ne les avez pas. Comme l'une de ces plantes est des pays chauds, & que l'autre grene fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse pour les mettre en terre, sans quoi je prendrais le parti de vous les envoyer.

Votre *Galium rotundisolum*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive avoir la fleur blanche, & que le vôtre l'ait flave; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *Rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, & de la consistance tout au moins de la Garance ordinaire, outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *Galium*, & qui sont le caractere générique des *Rubia*. Cependant, je suis je vous l'avoue, hors

d'état de vous en voyer un échantillon. Voici là-dessus mon histoire.

J'avois souvent vu en Savoye & en Dauphiné la Garance sauvage, & j'en avois pris quelques échantillons. L'année dernière à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente autres; & il me semble que j'en mis un *specimen* dans mon [548] porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *Rubia peregrina* que sa feuille n'avoit point de nervure en-dessus, je me rappelai, ou crus me rappeler que mon *Rubia* de Pila n'en avoit point non plus, de-là je conclus que c'étoit le *Rubia peregrina*; en m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres Garances que j'avois trouvées dans ces pays, parce qu'elles n'avoient d'ordinaire que quatre feuilles; pour que cette conclusion fût raisonnable, il auroit fallu chercher les plantes & vérifier; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, & le tems qu'il auroit fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre, j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres & papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-titre jettée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai retrouve quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a désabusé, du moins, sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, & je ne désespere pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échantillon ci-joint les feuilles un peu plus larges & sans nervure; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connoissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier & me demande même la préférence; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourrage épars dans des chiffons, puisque vous ne dédaignez pas de le parcourir, je le serai [549] remettre à M. Pasquet; mais il faut auparavant que je feuillete & vide mes livres dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte, parce que ce est plutôt fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres, & de perdre presque toutes mes plantes parce qu'elles tombent & se brisent sans que j'y fasse attention, tandis que je feuillete & parcours le livre, uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer mes remerciemens & salutations à Monsieur votre frere. Persuadé de ses bontés & des vôtres, je me prévaudrai volontiers de vos offres da l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant, Monsieur, de tout mon coeur.

[16 - 03 - 1770] LETTRE IV

Monquin le 16 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

Voici, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez donné vous-même, dont j'avois quelques-unes à double, & dont après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le tems de tirer le même parti des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en [550] faire est de mettre le tout au feu. Cependant si vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez, je crois, quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corse, & que je ne connois pas.

Voici aussi quelques graines du *Seseli Halleri*. Il y en a peu, & je ne l'ai recueillie qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grene fort tard & mûrit difficilement en ce pays: mais il y devient en revanche une très-belle plante, tant par son beau port que par la teinte de pourpre que les premières atteintes du froid donnent à ses ombelles & à ses tiges. Je hasarde aussi d'y joindre quelques graines de *Gombault*, quoique vous ne m'en ayez rien dit, & que peut-être vous l'avez ou ne vous en souciez pas, & quelques graines de l'*Heptaphyllon* qu'on ne s'avise gueres de ramasser, & qui peut-être ne leve pas dans les jardins, car je ne me souviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monsieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, & qui m'a fait presque oublier de vous remercier de l'*Asperula Taurina* qui m'a fait bien grand plaisir. Si nos chemins étoient praticables pour les voitures, je serois déjà pros de vous. Je vous porterai le catalogue de rues livres; nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir, & si l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai soin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monsieur, je vous assure que de cultiver vos bontés, & si jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de Monsieur****. qui dit si bien me connoître, j'espère que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous salue de tout mon coeur.

Avez-vous le *Dianthus superbus*? Je vous l'envoie à tout [551] hasard. C'est réellement un bien bel oeillet, & d'une odeur bien suave quoique foible. J'ai pu recueillir de la graine aisément; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devoit être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin.

[0 4 - 0 7 - 1 7 7 0] L E T T R E V

A Paris, le 4 Juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

Je voulois, Monsieur, vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris: mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger & me remettre au courant avec mes anciennes

connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours, j'en sejournei trois ou quatre à Dijon, d'ou par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre, après avoir eu le plaisir voir en passant M. de Buffon qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi a Montbard M. d'Aubenton le subdélégué, lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin me dit que j'avois déjà des commencemens, & qu'en continuant de travailler je pourrois devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ, je parcourus avec lui sa pépinière malgré la pluie qui nous incommodoit fort, & n'y connoissant presque rien, je démentis si bien la bonne opinion qu'il avoit eu de moi la veille, qu'il [552] rétracta son éloge & ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route, & de me trouver en pays de connoissance dans la campagne & dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite & à gauche de cette même grande Gentiane jaune que je n'avois pu trouver a Pila. Les champs entre Montbard & Chably sont pleins de *Bulbacastanum*; mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre & presque immangeable; l'*Oenanthe fistulosa* & la Coquelourde (*Pulsatilla*) y sont aussi en quantité: mais n'ayant traverse la forêt de Fontainebleau que très à la hâte, je n'y ai rien vu du tout de remarquable, que le *Geranium grandistorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'Aubenton au jardin du Roi; j'y rencontrai en me promenant M. Richard jardinier de Trianon avec lequel je m'empressai, comme vous jugez bien, de faire connoissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du Roi à Paris; ainsi, me voilà a portée de faire dans l'un & dans l'autre quelque connoissance avec les plantes exotiques, sur lesquelles, comme vous avez pu voir, je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus a mon aise, quelque moment où la Cour ne sera pas à Versailles, & je tâcherai de me fournir a double de tout ce qu'on me permettra de prendre, afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. Cochin qui m'a paru fort beau; mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher a rien. Je suis depuis mon arrivée, tellement accablé de [553] visites & de dînés, que si ceci dure, il est impossible j'y tienne, & malheureusement je manque de force pour défendre. Cependant si je ne prends bien vice un autre train de vie, mon estomac & ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de Musique d'une façon bien lucrative, & j'ai peur qu'à force dîner en ville, je ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navrée avoit besoin de quelque dissipation, je le sens: mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, & j'aimerois encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée & qui me convint mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon coeur que celui que, sous vos auspices, j'ai reçu de l'adorable Mélanie. S'il m'étoit donne de me choisir une vie égale & douce, je voudrois tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie soit sur mon herbier; dîner avec vous & Mélanie; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille & mon coeur des sons de sa voix & de ceux de sa harpe; puis me promener tête-à-tête avec vous le reste la journée en herborisant & philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a laissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive vous ne serez pas oublié, Monsieur, clans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frere. S'il y est encore je n'aurois pas tardé si long-tems à l'aller voir, me rappeler à son souvenir, le prier de vouloir bien me rappeler

quelquefois au vôtre & à celui de M ****.

[554] Si mon papier ne finissoit pas, si la poste n'alloit pas partir, je ne saurois pas finir moi-même. Mon bavardage n'est pas mieux ordonné sur le papier que dans la conversation. Veuillez supporter l'un comme vous avez supporté l'autre. *Vale & me ama.*

[28 - 09 - 1770] LETTRE VI

Paris, le 28 Septembre 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

Je ne voulois pas, Monsieur, m'accuser de mes torts qu'après les avoir réparés, mais le mauvais tems qu'il fait & la saison qui se gâte, me punissent d'avoir négligé le jardin du Roi tandis qu'il faisoit beau, & me mettent hors d'état de vous rendre compte quant a présent du *Plantago uniflora*, & des autres plantes curieuses dont j'aurois pu vous parler, si j'avois su mieux profiter des bontés de M. de Jussieu. Je ne désespere pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pèlerinage & aller recevoir, pour cette année, les adieux de la syngenesie: mais en attendant ce moment, permettez, Monsieur, que je prenne celui-ci pour vous remercier, quoique tard, de la continuation de vos bontés & de vos lettres, qui me seront toujours le plus vrai plaisir, quoique je sois peu exact à y répondre. J'ai encore à [555] m'accuser de beaucoup d'autres omissions pour lesquelles je n'ai pas moins besoin de pardon. Je voulois aller remercier Monsieur votre frere de l'honneur de son souvenir & lui rendre sa visite; j'ai tarde d'abord & puis j'ai oublié son adresse. Je le revis une fois à la comédie Italienne, mais nous étions dans des loges éloignées, je ne pus l'aborder, & maintenant j'ignore même s'il est encore à Paris. Autre tort inexcusable; je me suis rappelle de ne vous avoir point remercié de la connoissance de M. Robinet, & de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre serviteur il restera trop insolvable; mais puisque nous sommes en usage moi de faillir vous de pardonner, couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence, & je tâcherai d'en avoir moins besoin dans la suite; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponses; car ce de absolument au-dessus de mes forces, sur-tout dans ma position actuelle. Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois, je vous supplie, d'un homme qui vous est bien sincèrement attaché, & qui ne se rappelle jamais sans plaisir & sans regret, les promenades charmantes, qu'il a eu le bon faire avec vous.

On a représenté *Pygmalion* à Montigny; je n'y étois pas, ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma premiere *Galathée* ne me laissera le desir d'en voir une autre.

[556]

[2 6 - 1 1 - 1 7 7 0] L E T T R E V I I

A Paris, le 26 Novembre 1770.

Je ne sais presque plus, Monsieur, comment oser vous écrire, après avoir tardé si longtemps à vous remercier du trésor de plantes séchées que vous avez eu la bonne de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le tems de les placer, je ne les ai pas extrêmement examinées, mais je vois à vue de pays qu'elles sont belles & bonnes, je ne doute pas qu'elles ne soient bien dénommées, & que toutes les observations que vous me demandez ne se réduisent à des approbations. Cet envoi me remettra je l'espere, un peu dans le train de la botanique que d'autres soins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici; & le desir de vous témoigner ma bien impuissante mais bien sincere reconnoissance, me fournira peut-titre avec le tems quelque chose à vous envoyer. Quant à présent je me présente tout-à-fait à vide, n'ayant des semences dont vous m'envoyez la note que le seul *Doronicum pardulianches* que je crois vous avoir déjà donne, & dont je vous envoie mon misérable reste. Si j'eusse été prévenu quand j'allai à Pila l'année derniere, j'aurois pu apporter aisément un litron de semences du *Prenanthes purpurea*, & il y en a quelques autres comme le *Tamus*, & la *Gentiane persoliée* que vous devez trouver aisément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *Plantago monanthos*, mais on n'a pu me le donner au jardin du Roi, où il n'y en avoit qu'un seul pied sans fleur & sans fruit; j'en ai depuis recouvré [557] un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chose, si je ne trouve pas mieux; mais comme il croit en abondance autour de l'étang de Montmorency, j'y compte aller herboriser le printems prochain, & vous envoyer s'il se peut, plantes & graines. Depuis que je suis à Paris je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du Roi, quoi qu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté & qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. Si j'en viens là, c'est pour vous servir que sen aurai le courage, mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé a M. de Jussieu du *Papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce soit le vrai papier *Nilotica*. Si vous pouviez lui en envoyer soit plante soit graines, soit par moi soit par d'autres, j'ai vu que cela lui seroit grand plaisir, ce seroit peut-titre un excellent moyen d'obtenir de lui beat beaucoup de choses qu'alors nous aurions bonne grace à demander, quoique je sache bien par expérience qu'il est charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai besoin de quelque chose pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre a Mrs. Boy de la Tour qui s'en retournent, une boîte contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golphe du Mexique. Comme cependant ce n'est pas une piece bien rare & qu'elle a été fort endommagée dans le trajet, j'hésitois à vous l'envoyer; mais on me dit qu'elle peut se raccommoier & trouver place encore dans un cabinet; cela supposé, je vous prie de lui en donner une dans le vôtre, en considération d'un [558] homme qui vous sera toute sa vie bien sincèrement attaché. J'ai mis dans la même boîte les deux ou trois semences de Doronic & autres que j'avois sous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correspondance qui m'est précieuse, & dont j'ai eu jusqu'ici seul tout le profit. Je crains d'avoir poussé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaisance de M. Robinet, & des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai aussi laissé repartir d'ici, Monsieur de Fleurieu sans aller lui rendre mes devoirs, comme je le devois & voulois faire. Ma volonté, Monsieur, n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres; mais ma négligence m'en donne souvent de bien inexcusables, que je vous prie toutefois d'excuser dans votre miséricorde. Ma femme a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, & nous vous prions l'un & l'autre d'agrèer nos très-humbles salutations.

[25 - 01 - 1772] LETTRE VIII

A Paris, le 25 Janvier 1772.

J'ai reçu, Monsieur, avec grand plaisir de vos nouvelles, des témoignages de votre souvenir, & des détails de vos intéressantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoi de plantes par M. l'abbé Rosier que je n'ai point reçu. Je me souviens bien d'en avoir reçu un de votre part, & de vous en [559] avoir remercié quoiqu'un peu tard, avant votre voyage de Paris; mais depuis votre retour à Lyon, votre lettre a été pour moi votre premier signe de vie, & j'en ai été d'autant plus charmé que j'avois presque cessé de m'y attendre.

En apprenant les changemens survenus à Lyon, j'avois bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur esclavage, & que dégagé de devoirs, respectables assurément, mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de ses plaisirs, vous en goûteriez un très-vif à vous livrer tout entier à l'étude de la nature, que j'avois résolu de vous en féliciter. Je suis fort aise de pouvoir du moins exécuter après coup & sur votre propre témoignage, une résolution que ma paresse ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très-sûr que cette félicitation ne viendroit pas mal-à-propos.

Les détails de vos herborisations & de vos découvertes m'ont fait battre le coeur d'aise. Il me sembloit que j'étois à votre suite, & que je partageois vos plaisirs; ces plaisirs si purs, si

doux, que si peu d'hommes savent goûter, & dont parmi ce peu là, moins encore sont dignes, puisque je vois avec autant de surprise que de chagrin; que la botanique elle-même n'est pas exempte de ces jalousies, de ces haines couvertes & cruelles qui empoisonnent & déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me soupçonnez point, Monsieur d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau sur ma vie solitaire. Je m'y livre pour moi seul, sans succès, sans progrès, presque sans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loisirs livres à la contemplation [560] de la nature, sont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour propre, à celui d'amuser innocemment & agréablement mon oisiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me sont par hasard tombées entre les mains, m'ont inspiré la fantaisie de commencer une très-petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je serois bien fâché de tenter de l'achever quand la chose me seroit possible, n'ignorant pas que tandis qu'on est pauvre, on ne sent que le plaisir d'acquérir, & que quand on est riche au contraire, on ne sent que la privation de ce qui nous manque & l'inquiétude inséparable du desir de compléter ce qu'on a. Vous devez depuis long-tems en être à cette inquiétude, vous, Monsieur, dont la riche collection rassemble en petit presque toutes les productions de la nature, & prouve par son bel assortiment, combien M. L'abbé Rosier a eu raison de dire qu'elle est l'ouvrage du choix & non du hasard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immense labyrinthe, je rassemble fortuitement & précieusement tout ce qui me tombe sous la main, & non-seulement j'accepte avec ardeur & reconnaissance les plantes que vous voulez bien m'offrir; mais si vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines surnuméraires & de rebut dont vous voulussiez bien m'enrichir, j'en serois la gloire de ma petite collection naissante. Je suis confus de ne pouvoir dans ma misere rien vous offrir en échange, au moins pour le moment. Car quoique j'eusse rassemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence & l'humidité de la chambre [561] que j'ai d'abord habitée ont tout laissé pourrir. Peut-être serai-je plus heureux cette année, ayant résolu d'employer plus de soin dans la dessiccation de mes plantes, & sur-tout de les coller à mesure qu'elles sont séches; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conserver. J'aurai mauvaise grace, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herborisation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la Caterve du jardin du Roi; mais il est certain qu'elle ne fut entreprise de ma part que pour trouver le *Plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de Jussieu le jeune qui vous a vu sans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces Messieurs, si-tôt que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'aider à la recherche de cette plante, ce qu'ils firent, & entr'autres M. Touin, avec une complaisance & un loin qui méritoient un meilleur succès. Nous ne trouvâmes rien, & après deux heures d'une recherche inutile au fort de la chaleur, & le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes respirer & faire la halte sous des arbres qui n'étoient pas loin, concluant unanimement que le *Plantago uniflora* indiqué par Tournefort & M. de Jussieu aux environs de l'étang de Montmorency, en avoit absolument disparu. L'herborisation, au surplus, fut assez riche en plantes communes, mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné se réduit à l'*Osmonde royale*, le *Lythrum hyssopifolia*, le *Lysimachia tenella*, le *Peplis portula*, le *Drosera rotundifolia*, le *Cyperus fuscus*, le *Schoenus nigricans* & l'*Hydrocotyle*, naissante avec quelques feuilles petites & rares, sans aucune fleur.

[562] Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce

que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, & que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent, & prouvent à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire & fantastique auquel il leur a plû de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille, vous priant d'excuser le désordre & le griffonage d'un homme qui a perdu toute habitude d'écrire & qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon coeur & vous prie de ne pas m'oublier auprès de Monsieur & Madame de Fleurieu.

[07 - 01 - 1773] LETTRE IX

A Paris, le 7 janvier 1773.

Votre seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si longtemps à répondre à la précédente, & à vous remercier des plantes qui l'accompagnoient. Ce n'est pas que je n'aye été bien sensible à votre souvenir & à votre envoi: mais la nécessité d'une vie trop sédentaire & l'inhabitude d'écrire des lettres en augmentent journellement la difficulté, & je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif & agréable.

Mon occupation principale & la diminution de mes forces [563] ont ralenti mon goût pour la botanique, au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres & vos envois sont bien propres à le ranimer. Le retour de la belle saison y contribuera peut-être: mais je doute qu'en aucun tems ma paresse s'accommode long-tems de la fantaisie des collections. Celle de graines qu'a faite M. Touin avoit excité mon émulation, & j'avois tenté de rassembler en petit autant de diverses semences & de fruits, soit indigenes, soit exotiques qu'il en pourroit tomber sous ma main; j'ai fait bien des courses dans cette intention. J'en suis revenu avec des moissons assez raisonnables, & beaucoup de personnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me suis bientôt senti clans ma pauvreté l'embaras des richesses; car quoique je n'aye pas en tout un millier d'especes, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela, & la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une espece d'ordre, j'ai presque renoncé à cette entreprise; & j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre & d'ailleurs depuis assez long-tems, sans que j'aye encore été tenté de les ouvrir. Ainsi à moins que cette fantaisie ne se ranime, elle est, quant à présent, à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer avec le goût de la promenade ne me quittera jamais, à me conserver celui d'un peu d'herborisation, c'est l'entreprise des petits herbiers en miniature que je me suis chargé de faire pour quelques personnes, & qui quoiqu'uniquement composés de

plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramasser & les dessécher.

Quoiqu'il arrive de ce goût attiédi, il me laissera toujours [564] des souvenirs agréables des promenades champêtres dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous suivre, & dont la botanique a été le sujet; & s'il me reste de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé sans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ses attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que c'est un sentiment qui n'a jamais flatté mon coeur. J'ai promis à M. de Châteaubourg que je vous remercierois de m'avoir procuré le plaisir d'apprendre par lui de vos nouvelles, & je m'acquitte avec plaisir de ma promesse. Ma femme est très-sensible à l'honneur de votre souvenir, & nous vous prions, Monsieur, l'un & l'autre d'agréer nos remerciemens & nos salutations.

[565]

FRAGMENS

De divers Ouvrages & Lettres
de J. J. Rousseau, écrits pendant son
séjour en Savoye.

Les originaux écrits de la propre main
de l'Auteur,
nous ont été communiqués
par M. le Professeur de S....
qui en est en possession

LETTRE PREMIERE

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

Souffrez que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, & je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne ces fortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect, & je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre: voyez à votre tour, mon cher pere, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de Madame de Warens, qui a pris la peine de vous écrire d'une manière à vous ôter toute matière d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons attraction, mon très-cher pere, de tout ce qu'il y a de dur & d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture; mais considérez e comment [566] Madame de Warens doit juger de votre procédé. N'est-il pas bien surprenant, bien bizarre? pardonnez-moi ce terme. Depuis six mois que vous ai-je demandé autre chose que de marquer un peu de sensibilité à Madame de Warens pour tant de graces, de bienfaits dont sa

bonté m'accable continuellement; qu'avez vous fait? Au lieu de cela vous avez négligé auprès d'elle jusqu'aux premiers devoirs de politesse & de bienséance. Le faisiez-vous donc uniquement pour m'affliger? Vous vous êtes en cela fait un tort infini; vous aviez affaire à une Dame aimable par mille endroits & respectable par mille vertus; joint à ce qu'elle n'est ni d'un rang ni d'une passe à mépriser; & j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands seigneurs de la Cour & même au Roi, ses lettres ont été répondues avec la dernière exactitude. De quelles raisons pouvez-vous donc autoriser votre silence? Rien n'est plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous méprisez souverainement, & avec grande raison, ce tas de fanatiques & de pédans chez qui un faux zèle de religion étouffe tous sentimens d'honneur & d'équité, & qui placent honnêtement avec les Cartouchiens tous ceux qui ont eu le malheur de n'être pas de leur sentiment dans la manière de servir Dieu.

Pardon, mon cher pere, si ma vivacité m'emporte un peu trop; c'est mon devoir, d'un côté, qui me fait excéder d'autre part les bornes de mon devoir; mon zèle ne se démentira jamais pour toutes les personnes à qui je dois de l'attachement & du respect, & vous devez tirer de-là une conclusion bien naturelle sur mes sentimens à votre égard.

Je suis très-impatient, mon cher pere, d'apprendre l'état [567] de votre santé & celle de ma chère mere. Pour la mienne, je ne sais s'il vaut la peine de vous dire que je suis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire; ma poitrine est affectée, & il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phtisie; ce sont les soins & les bontés de Madame de Warens qui me soutiennent & qui peuvent prolonger mes jours; j'ai tout à espérer de sa charité & de sa compassion, & bien m'en prend.

[26 - 06 - 1736] LETTRE II

Du 26 juin 1736.

MON CHER PERE,

Plus les fautes sont courtes & plus elles sont pardonnables. Si cet axiome a lieu, jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi; il est vrai que je suis entièrement redevable aux bontés de Madame de Warens de mon retour au bon sens & à la raison; c'est encore sa sagesse & sa générosité qui m'ont ramené de cet égarement-ci; j'espère que par ce nouveau bienfait, l'augmentation de ma reconnaissance & mon attachement respectueux pour cette Dame, lui seront de forts garants de la sagesse de ma conduite à l'avenir; je vous prie, mon cher pere, de vouloir bien y compter aussi, & quoique je comprenne bien que vous n'avez pas lieu de faire grand fond sur la solidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche; il est juste pourtant que vous sachiez que je n'avois point pris mon parti si [568] étourdiment que je n'eusse eu loin

d'observer quelques-unes des bienséances nécessaires en pareilles occasions. J'écrivis à Madame de Warens dès le jour de mon départ, pour prévenir toute inquiétude de sa part; je réitérai peu de jours après; j'étois aussi dans les dispositions de vous écrire, mais mon voyage a été de courte durée, & j'aime mieux pour mon honneur & pour mon avantage que ma lettre soit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes sinceres remerciemens, mon cher pere, de l'intérêt que vous paroissez prendre encore en moi; j'ai été infiniment sensible à la maniere tendre dont vous vous êtes exprime sur mon compte dans la lettre que vous avez écrite à Madame de Warens; il est certain que si tous les sentimens les plus vifs d'attachement & de respect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un pere, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de Warens vous fait bien des complimens, & vous remercie de la peine que vous avez prise de lui répondre; il est vrai, mon cher pere, que cela ne vous est pas ordinaire. Je ne devois pas être obligé de vous supplier de ne donner plus lieu à cette Dame de vous faire de pareils remerciemens dans le sens de celui-ci; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au Roi & aux plus grands seigneurs de la Cour, ses lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. S'il est vrai que vous m'aimiez, & que vous ayez toujours pour le vrai mérite l'estime & l'attention qui lui sont dûs, il est de votre devoir, si j'ose parler ainsi, de ne vous pas laisser prévenir.

[569] Je suis inquiet sur l'état de ma chere mere; j'ai lieu de juger par votre lettre que sa santé se trouve altérée; je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité; Dieu veuille prendre soin la vôtre, & la conserver pour ma satisfaction long-tems au-delà de ma propre vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

Dans la derniere lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 5 courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au sujet d'un établissement. Je vous prie de m'excuser si j'ai tardé de vous répondre; la matiere est importante, il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions, & pour les rédiger clairement, afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon très-cher pere, de la nécessité de faire de bonne heure le choix d'un établissement, & de s'occuper à suivre utilement ce choix; j'avois déjà compris cela, mais je me suis toujours vu jusques-ici hors de la supposition, absolument nécessaire en pareils cas, & sans laquelle l'homme ne peut agir, qui est la possibilité.

Supposons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du côté de l'étude, soit

pour l'église, soit pour le barreau, il est clair qu'il m'eût fallu des secours d'argent, [570] pour ma nourriture, soit pour mon habillement, soit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas aussi que le commerce eût été mon but, outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentissage, & enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement: les frais n'eussent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier; il est vrai que je savois déjà quelque chose de celui de graveur; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il est certain que je n'en savois pas à beaucoup près assez pour pouvoir me soutenir, & qu'aucun maître ne m'eût reçu sans payer les frais d'un assujettissement.

Voilà, suivant mon sentiment, les cas de tous les différens établissemens dont je pouvois raisonnablement faire choix; je vous laisse juger a vous-même, mon cher pere, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le passé. A l'âge où je suis, il est trop tard pour penser à tout cela, & telle est ma misérable condition, que quand j'aurois pu prendre un parti solide, sous les secours nécessaires m'ont manqué; & quand j'ai lieu d'espérer de me voir quelque avance, le tems de l'enfance, ce tems précieux d'apprendre, se trouve écoulé sans retour.

Voyons donc à présent ce qu'il conviendrait de faire dans la situation où je me trouve: en premier lieu, je puis pratiquer la musique que je sais assez passablement pour cela: secondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture, (je parle du style) pourroit m'aider a trouver un emploi de secrétaire chez quelque grand seigneur: enfin, je pourrois, dans quelques [571] années, & avec un peu plus d'expérience, servir de gouverneur à des jeunes gens de qualité.

Quant au premier article, je me suis toujours assez applaudi du bonheur, que j'ai eu de faire quelque progrès dans la musique pour laquelle on me flatte d'un goût assez délicat; & voici, mon cher pere, comme j'ai raisonné.

La musique est un art de peu de difficulté dans la pratique, c'est-à-dire, par-tout pays on trouve facilement à l'exercer; les hommes sont faits de maniere qu'ils préfèrent assez souvent l'agréable a l'utile; il faut les prendre par leurs foibles & en profiter, quand on le peut faire sans injustice; or, qu'y a-t-il de plus juste que de tirer une contribution honnête de son travail? La musique est donc de tous les talens que je puis avoir, non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur, mais au moins le plus sûr quant à la facilité; car vous conviendrez qu'on ne s'ouvre pas toujours aisément l'entrée des maisons considérables; pendant qu'on cherche & qu'on se donne des mouvemens, il faut vivre; & la musique peut toujours servir d'expectative.

Voilà la maniere dont j'ai considéré que la musique pourroit m'être utile: voici pour le second article qui regarde le poste de secrétaire.

Comme je me suis déjà trouvé dans le cas, je connois à-peu-près les divers talens qui sont nécessaires dans cet emploi; un style clair & bien intelligible, beaucoup d'exactitude & de fidélité, de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre ressort, & par dessus tout un secret inviolable; avec ces qualités on peut faire un bon secrétaire. Je puis me [572] flatter d'en posséder quelques-unes; je travaille chaque jour a l'acquisition des autres, & je n'épargnerai rien pour y réussir.

Enfin, quant au poste de gouverneur d'un jeune seigneur; je vous avoue naturellement que c'est l'état pour lequel je me sens un peu de prédilection: vous allez d'abord être surpris;

différez s'il vous plaît un instant de décider.

Il ne faut pas que vous pensiez, mon cher pere, que je me sois donne si parfaitement à la musique, que j'aye négligé toute autre espece de travail; la bonté qu'a eu Madame de Warens de m'accorder chez elle un asyle, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon tems utilement, & c'est ce que j'ai fait avec assez de soin jusqu'ici.

D'abord, je me suis fait un système d'étude que j'ai divisé en deux chefs principaux; le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit & l'orner de connoissances utiles & agréables; l'autre renferme les moyens de former le coeur à la sagesse & a la vertu. Madame de Warens a la bonté de me fournir des livres, & j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il étoit possible & de diviser mon tems de maniere que rien n'en restât inutile.

De plus; tout le monde peut me rendre justice sur ma conduite, je chéris les bonnes moeurs & je ne crois pas que personne ait rien à me reprocher de considérable contre leur pureté; j'ai de la religion & je crains Dieu; d'ailleurs sujet à d'extrêmes foiblesses, & rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je sens combien il y a de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens seroient heureux s'ils tomboient toujours entre les mains de personnes qui eussent [573] mutant que moi de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

Ainsi pour ce qui regarde les sciences & les belles-lettres, je crois d'en savoir autant qu'il en faut pour l'instruction d'un gentilhomme, outre que ce n'est point précisément l'office d'un gouverneur de donner les leçons; mais seulement d'avoir attention qu'elles se prennent avec fruit, & effectivement il est nécessaire qu'il sache sur toutes les matieres plus que son élève ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire sur l'irrégularité de ma conduite passée; comme elle n'est pas excusable, je ne prétends pas l'excuser: aussi, mon cher pere, vous je ai dit d'abord que ce ne seroit que dans quelques années & avec plus d'expérience, que j'oserois entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'est que j'ai dessein me corriger entièrement & que j'espere d'y réussir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'opposer que ce ne sont point des établissemens solides, principalement quant au premier & troisieme article; là-dessus je vous prie de considérer que je ne vous les propose point comme tels, mais seulement comme les uniques ressources où je puisse recourir dans la situation ou je me trouve, en cas que les secours présens vinssent à me manquer; mais il est tems de vous développer mes véritables idées & d'en venir à la conclusion.

Vous n'ignorez pas, mon cher pere, les obligations infinies que j'ai à Madame de Warens; c'est sa charité qui m'a tiré plusieurs fois de la misere, & qui s'est constamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes besoins, & même bien [574] au-delà du nécessaire. La bonté qu'elle a eue de me retirer dans sa maison, de me fournir des livres, de me payer des maîtres, & par-dessus tout ses excellentes instructions & son exemple édifiant, m'ont procuré les moyens d'une heureuse éducation, & de tourner au bien mes moeurs alors encore indécises; il n'est pas besoin que je releve ici la grandeur de tous ces bienfaits, la simple exposition que j'en fais à vos yeux suffit pour vous en faire sentir tout le prix au premier coup-d'oeil: jugez, mon cher pere, de tout ce qui doit se passer dans un coeur bien fait, en reconnoissance de tout cela; la mienne est sans bornes; voyez jusqu'où s'étend mon bonheur, je n'ai de moyen pour la manifester que le seul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc dessein de supplier Madame de Warens de vouloir bien agréer que je passe le reste de mes jours auprès d'elle, & que je lui rende jusqu'à la fin de ma vie tous les services qui seront en mon pouvoir; je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de mon par mon attachement à elle & par la sagesse & la régularité de ma conduite, les fruits des soins & des peines qu'elle s'est donné pour moi: ce n'est point une maniere frivole de lui témoigner ma reconnoissance; cette sage & aimable Dame a des sentimens assez beaux pour trouver de quoi se payer de ses bienfaits par ses bienfaits même, & par l'hommage continuel d'un coeur plein de zele, d'estime, d'attachement & de respect pour elle.

J'ai lieu d'espérer, mon cher pere, que vous approuverez ma résolution & que vous la seconderez de tout votre pouvoir. Par-là toutes difficultés sont levées; l'établissement est tout [575] fait, & assurément le plus solide & le plus heureux qui puisse être au monde, puis qu'outre les avantages qui en résultent en ma faveur, il est fondé de part & d'autre sur la bonté du coeur & sur la vertu.

Au reste, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantise & dans l'oisiveté; il est vrai que le vide de mes occupations journalieres est grand, mais je l'ai entièrement consacré à l'étude, & Madame de Warens pourra me rendre la justice que j'ai suivi assez régulièrement ce plan, & jusqu'à présent elle ne s'est plaint que de l'excès. Il n'est pas à craindre que mon goût change; l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une sois goûtée on ne peut plus s'en détacher, & d'autre part l'objet en est si beau, qu'il n'y a personne qui puisse blâmer ceux qui sont assez heureux pour y trouver du goût & pour s'en occuper.

Voilà, mon cher pere, l'exposition de mes vues, je vous supplie très-humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à Madame de Warens, & de vous employer auprès d'elle pour les faire réussir; j'ai lieu d'espérer que vos démarches ne seront pas infructueuses, & qu'elles tourneront à notre commune satisfaction.

Je suis, &c.

[576]

LETTRE IV

MON CHER PERE,

Malgré les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous, comme au meilleur de tous les peres, & quels que soient les justes sujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux & repentant les efface dans votre coeur, & la douleur vive & sincere que je ressens d'avoir si mal use de votre tendresse paternelle, me remet dans les droits que le sang me donne auprès de vous; vous &êtes toujours mon cher pere & quand je ne ressentirois que le seul poids de mes fautes, je suis assez puni dès que je suis criminel. Mais hélas! il est bien encore d'autres motifs qui seroient changer votre colere en une compassion légitime, si vous en étiez pleinement instruit. Les infortunes qui m'accablent depuis long-tems n'expient que trop les fautes dont je me sens coupable, & s'il est vrai qu'elles sont énormes, la pénitence les surpasse encore. Triste sort que celui d'avoir le coeur plein d'amertume & de n'oser même exhaler sa douleur par quelques soupirs! Triste sort d'être abandonné d'un pere dont on auroit pu faire les délices & la consolation! mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais ingrat & malheureux en même tems, & d'être obligé de traîner par toute la terre sa misere & ses remords! Vos yeux se chargeroient de larmes, si vous connoissiez à fond ma véritable situation, l'indignation seroit [577] bientôt place a la pitié, & vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurois osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avois été force par une nécessité indispensable. J'ai long-tems balancé dans la crainte de vous offenser encore davantage; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve, j'aurois été doublement coupable si je n'avois fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique j'aye à craindre un refus, je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance; je n'ai point oublié que vous êtes bon pere, & je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux indépendamment des loix du sang & de la nature, qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin, mon cher pere, il faut vous l'avouer, je suis à Neufchâtel dans une misere à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avois d'autre talent que la musique, qui put me tirer d'affaire, je crus que je serois bien de le mettre en usage si je le pouvois; & voyant bien que je n'en savois pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne où j'ai enseigné pendant quelques mois; d'où étant venu à Neufchâtel je me vis dans peu de tems par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'acquitter quelques dettes que j'avois à Lausanne;

mais étant sorti d'ici inconsidérément, après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien permettre, je suis revenu; mais le chagrin que je puis dire sans vanité que mes écolières conçurent de mon départ a bien [578] été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer; de façon que privé des secours nécessaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en sortir avec honneur & qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferois-je si vous me refusiez? de quelle confusion ne serois-je pas couvert? faudra-t-il après avoir si long-tems vécu sans reproche malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité? Non, mon cher pere, j'en suis sûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous fasse jamais une semblable priere; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment, vivre sans le secours d'autrui; je sens combien il pese d'avoir obligation aux & étrangers & je me vois enfin en état après des soucis continuels, de subsister par moi-même; je ne ramperai plus, ce métier est indigne de moi; si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté, qu'un esclavage brillant; mes souhaits vont être accomplis & j'espere que je vais bientôt jouir d'un sort doux & tranquille, sans dépendre que de moi même, & d'un pere dont je veux toujours respecter & suivre les ordres.

Pour me voir en cet état il ne me marque que d'être hors d'ici ou je me suis témérairement engagé: j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entiere confiance.

Honorez-moi, mon cher pere, d'une réponse de votre main; ce sera la premiere lettre que j'aurai reçue de vous des ma sortie de Geneve; accordez-moi le plaisir de baiser au moins [579] ces chers caracteres; faites-moi la grace de vous hâter, car je suis dans une crise très-pressante. Mon adresse est ici jointe; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre nom supposé; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre, ni de la montrer à personne qu'à ma chere mere que j'assure de mes très-humbles respects, & que je supplie les larmes aux yeux de vouloir bien me pardonner mes fautes & me rendre sa chere tendresse. Pour vous, mon cher pere, je n'aurai jamais de repos que je n'aye mérité le retour de la vôtre, & je me flatte que ce jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour

MON CHER PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.

LETTRE V. DE J. J. ROUSSEAU A SA TANTE

J'ai reçu avant-hier la visite de Mlle. F.....F..... dont le triste sort me surprend d'autant plus, que je n'avois rien su jusqu'ici de tout ce qui la regardoit. Quoique je n'aye appris histoire que de sa bouche, je ne doute pas, ma chere tante, que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cependant il convient d'empêcher, si l'on le [580] peut, qu'elle n'acheve de déshonorer sa famille & son nom; & c'est un soin qui vous regarde aussi en qualité de belle-mere. J'ai écrit à M. Jean F.... son frere pour l'engager à venir ici, & tâcher de la retirer des horreurs où la misere ne manquera pas de la jeter. Je crois, ma chere tante, que vous serez bien & conformément aux sentimens que la charité, l'honneur & la religion doivent vous inspirer de joindre vos sollicitations aux miennes, & même sans vouloir m'aviser de vous donner des leçons, je vous prie de le faire pour l'amour de moi; je crois que Dieu ne peut manquer de jeter un oeil de faveur & de bonté sur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je suis moi-même, je n'ai pu rien faire que la soutenir par les consolations & les conseils d'un honnête homme, & je l'ai présentée à Madame de Warens qui s'est intéressée pour elle à ma considération, & qui a approuvé que je vous en écrivisse.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle Bernard. Dieu veuille lui donner dans l'autre monde le bien qu'il n'a pu trouver en celui-ci, & lui pardonner le peu de soin qu'il a eu de ses pupilles. Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante Bernard à qui j'en écrivois volontiers; mais en vérité je suis pardonnable dans l'abattement & la langueur où je suis de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui reste quelques manuscrits de feu mon oncle Bernard qu'elle ne se soucie pas de conserver, elle peut me les envoyer ou me les garder; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre pere; j'en suis dans une véritable peine; il y a long-tems qu'il ne m'a écrit; je vous prie de l'assurer dans l'occasion [581] que le plus grand de mes regrets est de n'avoir pu jouir d'une santé qui m'eut permis de mettre a profit le peu de talens que je puis avoir; assurément il auroit connu que je suis un bon & tendre fils. Dieu m'est témoin que je le dis du fond du coeur. Je suis redevable à Madame de Warens d'avoir toujours cultivé en moi avec loin, les sentimens d'attachement & de respect qu'elle m'a toujours trouvé pour mon pere & pour to vie. Je serois bien aise que vous eussiez pour cette les sentimens dus à ses hautes vertus & a son caractere excellent, & que vous lui sussiez quelque gré d'avoir été dans tous les tems ma bienfaitrice & ma mere.

Je vous prie aussi ma chere tante, de vouloir assurer respects & de mes respects & de mon sincere attachement ma tante Gonceut, quand vous serez à portée de la voir; mes salutations aussi à mon oncle David. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles, & de m'instruire de l'état de votre santé, & du succès de vos démarches auprès de M. F.....

LETTRE VI. A MADemoisELLE....

Je suis très-sensible à la bonté que veut bien avoir Madame de W * * *. de se ressouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donne une consolation que je ne saurois vous exprimer; & je vous proteste que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru sa disgrâce. J'ai eu déjà l'honneur [582] de vous dire, Mademoiselle, que j'ignorois les fautes qui avoient pu me rendre coupable à ses yeux, mais jusqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me justifier ou du moins pour obtenir par mes soumissions, un pardon qui seroit dû à ma profonde douleur, quand même j'aurois commis les plus grands crimes. Aujourd'hui, Mademoiselle, si vous voulez bien vous employer pour moi, l'occasion est favorable, & à votre sollicitation elle m'accordera sans doute la permission de lui écrire; car c'est une hardiesse que je n'oserois prendre de moi-même. C'étoit me faire injure que demander si je voulois qu'elle fût mon adresse; puis-je avoir rien de cache pour une personne à qui je dois tout? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle; sans les soins de cette charitable Dame, je serois peut-être déjà mort de faim, & si j'ai vécu jusqu'à présent, c'est aux dépens d'une science qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous donc Mademoiselle je vous en supplie; intercédez pour moi, & tâchez de m'obtenir la permission de me justifier.

J'ai bien reçu votre lettre datée du 21 Novembre adressée à Lausanne, J'avois donne de bons ordres, & elle me fut envoyée sur-le-champ. L'aimable Demoiselle de G * * *. est toujours dans mon coeur & je brûle d'impatience de recevoir de ses nouvelles; faites-moi le plaisir de lui demander au cas qu'elle soit encore à Anneci, si elle agréeroit une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. Venture, je serois fort aise d'apprendre où il est actuellement; il a eu grand tort de ne point écrire M. son pere, qui est fort en peine de lui; j'ai promus de donner de ses nouvelles dès que j'en saurois [583] moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine,

accordez-moi la grace de me dire s'il est toujours à Anneci, & son adresse à-peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréez pour vous désennuyer que je vous envoie quelques-unes de mes pieces, je le serai avec joie; toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'Auteur: il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre c'est pour vous dédommager en quelque sorte de la compôte qui n'est pas encore mangeable. Passons à votre dernier article qui est le plus important. Je commencerai par vous dire qu'il n'étoit point nécessaire de préambule pour me faire agréer vos sages avis; je les recevrai toujours de bonne part & avec beaucoup respect & je tâcherai d'en profiter. Quant à celui-ci que vous me donnez, soyez persuadée, Mademoiselle, que ma religion est profondément gravée dans mon ame & que rien n'est capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beaucoup de gloire de la constance avec laquelle j'ai refusé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de piété qui souvent trompent les yeux, & ont de tout autres motifs que ceux qui se montrent en apparence. Enfin, Mademoiselle, ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom & de patrie, & que je risque à chaque instant d'être regardé comme fourbe & peut-être un espion. Finissons une trop longue lettre; c'est assez vous ennuyer; je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponse, parce que je ne ferai peut-être pas long séjour ici, Mes affaires y sont dans une fort mauvaise. [584] Je suis déjà fort endetté & je n'ai qu'une seule écolière. Tout est en campagne; je ne sais comment sortir; je ne sais comment rester; parce que je ne sais point faire de bassesses. Gardez-vous de rien dire de ceci à Madame de W****. J'aimerois mieux la mort, qu'elle crût que je suis dans la moindre indigence, & vous-même tâchez de l'oublier, car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu, Mademoiselle, je suis toujours avec autant d'estime que de reconnaissance.

LETTRE VII.

A M * * * * *

Madame de Warens m'a fait l'honneur de me communiquer la réponse que vous avez pris la peine de lui faire, & celle que vous avez reçue de M. de Mably à mon sujet. J'ai admiré avec une vive reconnaissance les marques de cet empressement de votre part à faire du bien qui caractérise les coeurs vraiment généreux; ma sensibilité n'a pas sans doute de quoi mériter beaucoup votre attention, mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zele de vous assurer que vous ne sauriez, Monsieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnaissance; je vous en dois beaucoup, Monsieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur: il est vrai que j'ai tâché de répondre aux soins que

Madame de Warens, ma très-chère maman, a bien voulu prendre pour me pousser dans les belles connoissances; mais [585] les principes dont je fais profession, m'ont souvent fait négliger la culture des talens de l'esprit, en saveur de celle des sentimens du coeur, & j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je serai cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi, & c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engagement honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. Mably demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler, à cet égard ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive-voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions: un honnête homme, maltraité de la fortune, & qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer, & je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût, quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désintéressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût & toute l'attention nécessaire, pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il seroit ridicule de penser qu'un homme dont le coeur est flétri par la misère ou par des traitemens très-durs, puisse inspirer à ses élèves des sentimens de noblesse & de générosité. C'est l'intérêt des peres que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une [586] pareille situation; & de leur part, les enfans n'auroient garde de respecter un maître que son mauvais équipage, ou une vile sujétion rendroient méprisable à leurs yeux. Pardon, Monsieur; les longueurs de mes détails vont jusqu'à l'indiscrétion. Mais comme je me propose de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zèle, & toute la probité dont je suis capable, j'ai droit d'espérer aussi qu'on ne me refusera pas un peu de considération, & une honnête liberté, comme je souhaite aussi qu'on m'en accorde les privilèges. Quant à l'appointement, je vous supplie, Monsieur, de vouloir régler cela vous-même, & je vous proteste d'avance, que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point; je m'en rapporterai volontiers à M. de Mably lui-même, & je n'ai point de répugnance à lui laisser éprouver pendant quelque tems. M. de Mably pourra même, s'il le juge à propos, renvoyer le discours de cet article, jusqu'à ce que j'aye l'honneur d'être assez connu de lui pour être assuré que ses bontés ne seront pas mal employées; ce qui me fait quelque peine, c'est que le nombre des élèves pourroit nuire. Il seroit à souhaiter que je ne fusse pas contraint de partager mes soins entre un si grand nombre d'élèves; l'homme le plus attentif a peine à en suivre un seul dans tous les détails où il importe d'entrer, pour s'assurer d'une belle éducation; j'admire l'heureuse facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, sans oser m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'épargnerai rien pour y réussir. À l'égard de l'aîné; puisqu'on lui connaît déjà de si favorables dispositions, j'ose me flatter d'avance, qu'il ne sortira point de mes mains [587] sans m'égalier en sentimens, & me surpasser en lumières. Ce n'est pas beaucoup promettre: mais je ne puis mesurer mes engagements qu'à mes forces. Le surplus dépendra de lui.

Il est tems de cesser de vous fatiguer. Daignez, Monsieur, continuer de m'honorer de vos bontés & agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde & de ses plaisirs; c'est, à votre âge & dans votre situation, une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel comme vous l'êtes, & d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût, & sans y être excité par quelque mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs, on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens & de la réflexion n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite, un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand & peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste & une ame aussi belle que la vôtre, ne fussent faits que pour la galantetie, les cartes & le vin de Champagne; vous étiez né, mon très-cher Monsieur, pour une meilleure occupation; le goût passionné, [588] mais délicat qui vous entraîne vers les plaisirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillans; vous éprouverez avec étonnement que les plus simples & les plus modestes n'en ont ni moins d'attraits, ni moins de vivacité. Vous connoissez désormais les hommes; vous n'avez plus besoin de les tant voir pour apprendre à les mépriser; il sera bon maintenant que vous vous consultiez un peu pour savoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainsi, en même tems que vous essayerez d'un autre genre de vie, vous ferez en même tems sur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne sera pas inutile à votre tranquillité.

Monsieur, que vous donnassiez dans l'excès, c'est ce que je ne voudrais pas sans ménagement. Vous n'avez pas sans doute absolument renoncé à la société, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix, & sans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouser les fureurs atrabilaires des misanthropes, ennemis mortels du genre-humain; permis à vous de le mépriser, à la bonne heure, vous ne serez pas le seul; mais vous devez l'aimer toujours: les hommes, quoiqu'on dise, sont nos freres,

en dépit de nous & d'eux; freres fort durs à la vérité, mais nous n'en sommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous sont imposés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut se dispenser de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce & des liaisons, & quand malheureusement la lanterne ne montre rien, c'est bien une nécessité de traiter avec soi-même & de se prendre, faute d'autre, pour ami & pour confident. [589] Mais ce confident, & cet ami, il faut aussi un peu connoître & savoir comment & jusqu'à quel point on peut se fier à lui; car souvent l'apparence nous trompe, même sur nous-mêmes; or le tumulte des villes, & le fracas du grand monde ne sont gueres propres à cet examen. Les distractions des objets extérieurs y sont trop longues fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de solitude & de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne; allons-y chercher un repos & un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des assemblées & des divertissemens; essayons de ce nouveau genre de vie; goûtons un peu de ces plaisirs paisibles, douceur dont Horace, fin connoisseur s'il en fut, faisoit un si grand cas. Voilà, Monsieur, comment je soupçonne que vous avez raisonné.

LETTRE IX

MONSIEUR,

Daignerez-vous bien encore me recevoir en grace, après une aussi indigne négligence que la mienne? J'en sens toute la turpitude, & je vous en demande pardon de tout coeur. A le bien prendre cependant, quand je vous offense par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence; & vous goûtez le plaisir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de [590] la honte & des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par-là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le coeur vous dictera, du coupable & du châtiment; vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me seroit impossible de supporter; c'est le refroidissement de votre amitié. Conservez-la moi toute entiere, je vous en prie, & souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami quand même je me rendrois indigne que vous fussiez le mien.

Vous trouverez ici incluse la lettre de remercîment que vous fait la très-chere Maman. Si elle a tardé trop à vous répondre, comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raison. Je sais qu'elle avoit des vues dont sa situation présente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur tems; ce que je ne vous dirois pas si je n'avois lieu de craindre que vous n'attribuassiez à

l'impolitesse un retardement qui, de sa part, avoit assurément bien une autre source.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante piece. Si vous faites de pareils essais, que devons-nous attendre de vos ouvrages? Continuez, mon cher ami, la carrière brillante que vous venez d'ouvrir; cultivez toujours l'élégance de votre goût par la connoissance des bonnes regles; vous ne sauriez manquer d'aller loin avec de pareilles dispositions. Vous voulez, moi, que je vous corrige! croyez-moi, il me conviendrait mieux de faire encore sous vous quelques thèmes, que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous assurer que [591] votre cantate soit entièrement sans défauts; mon amitié abhorre une basse flatterie, jusqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès opposé que d'affoiblir le moins du monde la rigueur de la sincérité; quoique peut-être j'aye aussi de ma part que chose à vous pardonner à cet égard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle, & Maman a même eu celui de ne pouvoir chanter autant qu'elle auroit souhaité, à cause de ses incommodités continuelles: actuellement elle a une fièvre habituelle, des vomissemens fréquens & une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien présager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer, puisque vous avez paru en avoir quelque envie; mais ayant égaré l'adresse que vous m'aviez envoyée pour les paquets à envoyer, je suis contraint d'attendre que vous me l'ayez indiquée une seconde fois; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir, j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger, qui me restent encore, si vous êtes à d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'Abbé Borlin. Vous pourrez aussi le ressouvenir, si vous le jugez bon, qu'il a une cantate & un autre chiffon de musique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monsieur ne soit sujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend, je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait usage aussi long-tems qu'il vous plaira.

Vous savez sans doute que les affaires vont très-mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M. Bouvier le fils y a été tué; nous ne le savons que d'hier.

[592]

LETTRE X. A MADEMOISELLE...

Je me suis exposé au danger de vous revoir, & votre vue a trop justifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon coeur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raison qui me restoit, & je sens que dans l'état où vous m'avez réduit je ne suis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal est d'autant plus triste que je n'ai ni l'espérance, ni la volonté d'en guérir,

& qu'au risque de tout ce qu'il en peut arriver il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoiselle, qu'il n'y a de votre part à espérer aucun retour; je suis un jeune homme sans fortune; je n'ai qu'un coeur à vous offrir, & ce coeur tout plein de feu, de sentimens & de délicatesse qu'il puisse être n'est pas sans doute un présent digne d'être reçu de vous. Je sens cependant, dans un fonds inépuisable de tendresse, dans un caractere toujours vis & toujours constant, des ressources pour le bonheur qui devroient, auprès d'une maîtresse un peu sensible, être comptés pour quelque chose en dédommagement des biens & de la figure qui me manquent. Mais quoi! vous m'avez traité avec une dureté incroyable, & s'il vous est arrivé d'avoir pour moi quelque espece de complaisance, vous me l'avez ensuite fait acheter si cher, que je jurerois bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me désespere sans m'étonner, & je trouve assez dans [593] dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi: mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet? Non, votre coeur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devois le toucher. Je sais de science certaine que vous avez eu des liaisons; je sais même le nom de cet heureux mortel qui l'art de se faire écouter; & pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous, ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot; si je vous ai dit que vous ne seriez jamais religieuse, c'est que je connoissois que vous n'étiez en aucun sens faite pour l'être; & si comme amant passionné, je regarde avec horreur pernicieuse résolution; comme ami sincere & comme honnête homme, je ne vous conseillerai jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne seriez que vous préparer des regrets superflus & de longs repentirs. Je vous le dis, comme je le pense au fond de mon ame & sans écouter mes propres intérêts. Si je pensois autrement je vous le dirois de même; & voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverois du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture & la même délicatesse; & quelque tendre & quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme. Hélas! Si vous vouliez m'écouter; j'ose dire que je vous serois connoître [594] la véritable félicité; personne ne sauroit mieux la sentir que moi, & j'ose croire que personne ne la sauroit mieux faire éprouver: Dieux! Si j'avois pu parvenir à cette charmante possession, j'en serois mort assurément, & comment trouver assez de ressource dans l'ame pour résister à ce torrent de plaisirs? Mais si l'amour avoir fait un miracle & qu'il m'eût conservé la vie, quelque ardeur qui soit dans mon coeur, je sens qu'il l'auroit encore redoublée! Et pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur, il auroit à chaque instant porté de nouveaux feux dans mon sang: cette seule pensée le fait bouillonner; je ne puis résister aux pieges d'une chimere séduisante; votre charmante image me suit par-tout; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant; elle me poursuit jusques pendant mon sommeil; elle agîte mon coeur & mes esprits; elle consume mon tempérament, & je sens en un mot, que vous me tuez malgré vous-même & que quelque cruauté que vous ayez pour moi, mon sort est de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle, soit bonté imaginaire, le sort de mon amour est toujours de me faire mourir. Mais hélas! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux; je ne puis penser à mon amour sans que mon coeur & mon imagination s'échauffent, & quelque résolution que je fasse de vous obéir en commençant

mes lettres, je me sens ensuite emporté au-delà de ce que vous exigez de moi. Auriez-vous la dureté de m'en punir? Le ciel pardonne les fautes involontaires, ne soyez pas plus sévère que lui & comptez pour quelque chose l'excès d'un penchant invincible, qui me conduit malgré moi bien plus loin que je ne veux, si loin même, que s'il émit en mon pouvoir [595] de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart-d'heure après, j'accepterois cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; il faudroit que vous fussiez un monstre de barbarie pour me refuser au moins un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un coeur comme le mien; j'avois résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offroit à moi; vous avez détruit tous ces beaux projets; j'ai senti qu'il m'étoit impossible de vivre éloigné de vous, & pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage & des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis destiné à me bercer de chimères, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet; daignez, Mademoiselle, donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse & permettez que je vous en donne une pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, & pour les réponses que vous voudrez bien me faire: en un mot laissez-moi par pitié quelque raison d'espérance, quand ce ne seroit que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus pendant mon séjour ici à vous voir si rarement; je n'y saurois tenir; accordez-moi du moins dans les intervalles la consolation de vous écrire & de recevoir de vos nouvelles, autrement, je viendrai plus souvent au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la Veuve Petit, en rue Genti à l'épée royale.

[596]

REPONSE *Au Mémoire anonyme, intitulé: Si le monde que nous habitons est une sphere, &c. inséré dans le Mercure de Juillet, p. 1514*

MONSIEUR,

Attiré par le titre de votre mémoire, je l'ai lu avec toute l'avidité d'un homme qui, depuis plusieurs années, attendoit impatiemment avec toute l'Europe le résultat de ces fameux voyages entrepris par plusieurs membres de l'Académie royale des sciences, sous les auspices du plus magnifique de tous les Rois. J'avouerai franchement, Monsieur, que j'ai eu quelque regret de voir que ce que j'avois pris pour le précis des observations de ces grands hommes,

n'étoit effectivement qu'une conjecture hasardée, peut-être, un peu hors de propos. Je ne prétends pas pour cela avilir ce que votre mémoire contient d'ingénieux: mais vous permettez, Monsieur, que je me prévale du même privilege que vous vous êtes accordé, & dont selon vous, tout homme doit être en possession, qui est de dire librement sa pensée sur le sujet dont il s'agit.

D'abord il me paroît que vous avez choisi le tems le moins convenable pour faire part au public de votre sentiment. Vous nous assurez, Monsieur, que vous n'avez point eu en vue de ternir la gloire de MM. les Académiciens observateurs, ni diminuer le prix de la générosité du Roi. Je suis assurément [597] très-porté à justifier votre coeur sur cet article, & il paroît aussi par la lecture de votre mémoire, qu'en effet des sentimens si bas sont très-éloignés de votre pensée: cependant vous conviendrez, Monsieur, que si vous aviez en effet tranché la difficulté, & que vous eussiez fait voir que la figure de la terre n'est point cause de la variation qu'on a trouvée dans la mesure de différens degrés de latitude, tout le prix des soins & des fatigues de ces Messieurs, les frais qu'il en a coûté & la gloire qui en doit être le fruit, seroient bien près d'être anéantis dans l'opinion publique. Je ne prétends pas pour cela, Monsieur que vous ayez dû déguiser ou cacher aux hommes la vérité quand vous avez cru la trouver, par des considérations particulieres; je parlerois contre mes principes les plus chers. La vérité est si précieuse à mon coeur, que je ne fais entrer nul autre avantage en comparaison avec elle. Mais, Monsieur, il n'étoit ici question que de retarder votre mémoire de quelques mois, ou plutôt de l'avancer de quelques années. Alors vous auriez pu, avec bienséance, user de la liberté qu'ont tous les hommes de dire ce qu'ils pensent sur certaines matieres, & il eût sans doute été bien doux pour vous, si vous eussiez rencontré juste, d'avoir évité au Roi la dépense de deux si longs voyages, & à ces Messieurs les peines qu'ils ont souffertes & les dangers qu'ils ont essuyés. Mais aujourd'hui que les voici de retour, avant qu'être au fait des observations qu'ils ont faites, des conséquences qu'ils en ont tirées; en un mot avant que d'avoir vu leurs relations & leurs découvertes, il paroît, Monsieur, que vous deviez moins vous hâter de proposer vos objections, qui, plus elles auroient de force, [598] plus aussi seroient propres à ralentir l'empressement & la reconnoissance du public, & à priver ces Messieurs de la gloire légitimement due à leurs travaux.

Il est question de savoir si la terre est sphérique ou non. Fondé sur quelques argumens vous vous décidez pour l'affirmative. Autant que je suis capable de porter mon jugement sur ces matieres, vos raisonnemens ont de la solidité. La conséquence cependant, ne m'en paroît pas invinciblement nécessaire.

En premier lieu, l'autorité dont vous fortifiez votre cause, en vous associant avec les anciens, est bien foible, à mon avis. Je crois que la prééminence qu'ils ont très-justement conservée sur les modernes en fait de poésie & d'éloquence, ne s'étend pas jusqu'à la physique & l'astronomie, & je doute qu'on osât mettre Aristote & Ptolémée en comparaison avec le Chevalier Newton & M. Cassini: ainsi, Monsieur, ne vous flattez pas de tirer un grand avantage de leur appui: on peut croire sans offenser la mémoire de ces grands hommes qu'il a échappé quelque chose à leurs lumieres: destitués, comme ils ont été, des expériences & des instrumens nécessaires, ils n'ont pas dû prétendre à la gloire d'avoir tout connu; & si l'on met leur disette en comparaison avec les secours dont nous jouissons aujourd'hui, on verra que leur opinion ne doit pas être d'un grand poids contre le sentiment des modernes; je dis des modernes en général, parce qu'en effet vous les rassemblez tous contre vous, en vous déclarant contre les

deux nations qui tiennent sans contredit le premier rang dans les sciences dont il s'agit: car vous avez en tête les François [599] d'une part, & les Anglois de l'autre, lesquels, à la vérité, ne s'accordent pas entr'eux sur la figure de la terre, mais qui se réunissent en ce point de nier sa sphéricité. En vérité, Monsieur, si la gloire de vaincre augmente à proportion du nombre & de la valeur des adversaires, votre victoire, si vous la remportez, sera accompagnée d'un triomphe bien flatteur.

Votre première preuve tirée de la tendance égale des eaux vers leur centre de gravité, me paroît avoir beaucoup de force, & j'avoue de bonne foi que je n'y sais pas de réponse satisfaisante. En effet, s'il est vrai que la superficie de la mer sphérique, il faudra nécessairement, ou que le globe entier suive la même figure, ou bien que les terres des rivages soient horriblement escarpées dans les lieux de leurs alongemens. D'ailleurs (& je m'étonne que ceci vous ait échappé), on ne pourroit concevoir que le cours des rivières pût tendre de l'équateur vers les pôles, suivant l'hypothèse de M. Cassini: celle de M. Newton seroit aussi sujette aux mêmes inconvéniens; mais dans un sens contraire: c'est-à-dire, des lieux bas vers les parties plus élevées, principalement à environs des cercles polaires & dans les régions froides où l'élévation deviendroit plus sensible: cependant, l'expérience nous apprend qu'il y a quantité de rivières qui suivent cette direction.

Que pourroit-on répondre à de si fortes instances? Je n'en sais rien du tout. Remarquez cependant, Monsieur, que votre démonstration, ou celle du P. Tacquet, est fondée sur ce principe, que toutes les parties de la masse terraquée tendent par leur pesanteur vers un centre commun qui n'est qu'un point, [600] & n'a par conséquent aucune longueur; & sans doute il n'étoit pas probable qu'un axiome si évident & qui fait le fondement de deux parties considérables des mathématiques, pût devenir sujet à être contesté; mais quand il s'agira de concilier des démonstrations contradictoires avec des faits assurés, que ne pourra-t-on point contester? J'ai vu dans la préface des *Elémens d'astronomie* de M. Fizes, professeur en mathématiques de Montpellier, un raisonnement qui tend à montrer que dans l'hypothèse de Copernic, & suivant les principes de la pesanteur établis par Descartes, il s'ensuivroit que le centre de gravité de chaque partie de la terre, devoit être, non pas le centre commun du globe, mais la portion de l'axe qui répondroit perpendiculairement à cette partie, & que par conséquent la figure de la terre se trouveroit cylindrique. Je n'ai garde assurément de vouloir soutenir un si étonnant paradoxe, lequel pris à la rigueur, est évidemment faux: mais qui nous répondra que la terre une fois démontrée oblongue par des constantes observations, quelque physicien plus subtile & plus hardi que moi n'adopterait pas quelque hypothèse approchante? Car enfin, diroit-il, c'est une nécessité en physique que ce qui doit être se trouve d'accord avec ce qui est.

Mais ne chicanons point; je veux accorder votre premier argument. Vous avez démontré que la superficie de la mer, & par conséquent celle de la terre doit être sphérique; si par l'expérience je démontrerois qu'elle ne l'est point, tout votre raisonnement pourroit-il détruire la force de ma conséquence? Supposons pour un moment que cent épreuves exactes & réitérées vinssent nous convaincre qu'un degré de latitude a constamment [601] plus de longueur à mesure qu'on approche de l'équateur; serai-je moins en droit d'en conclure à mon tour: donc la terre est effectivement plus courbée vers les pôles que vers l'équateur: donc elle s'allonge en ce

sens-là: donc c'est un sphéroïde? Ma démonstration fondée sur les opérations les plus fidelles de la géométrie seroit-elle moins évidente que la vôtre établie sur un principe universellement accordé? Où les faits parlent, n'est-ce pas au raisonnement à se taire? Or, c'est pour constater le fait en question, que plusieurs membres de l'Académie ont entrepris les voyages du Nord & du Pérou: c'est donc à l'Académie à en décider, & votre argument n'aura point de force contre sa décision.

Pour éluder d'avance une conclusion dont vous sentez la nécessité, vous tâchez de jeter de l'incertitude sur les opérations faites en divers lieux & à plusieurs reprises par M.M. Picart, de la Hire & Cassini, pour tracer la fameuse méridienne qui traverse la France, lesquelles donnerent lieu à M. Cassini de soupçonner le premier de l'irrégularité dans la rondeur du globe, quand il se fut assuré que les degrés mesurés vers le septentrion avoient quelque longueur de moins que ceux qui s'avançoient vers le midi.

Vous distinguez deux manieres de considérer la surface de la terre; vue de loin, comme par exemple depuis la lune, vous l'établissez sphérique: mais regardée de près, elle ne vous paroît plus telle, à cause de ses inégalités: car, dites-vous les rayons tirés du centre au sommet des plus hautes montagnes ne seront pas égaux à ceux qui seront bornés à la superficie de la mer; ainsi les arcs de cercle, quoique proportionnels [602] entr'eux, étant inégaux suivant l'inégalité des rayons, il se peut très-bien que les différences qu'on a trouvées entre les degrés mesurés, quoique avec toute l'exactitude & la précision dont l'attention humaine est capable, viennent des différentes élévations sur lesquelles ils ont été pris, lesquelles ont dû donner des arcs inégaux en grandeur, quoiqu'égaux portions de leurs cercles respectifs.

J'ai deux choses à répondre à cela. En premier lieu, Monsieur, je ne crois point que la seule inégalité des hauteurs sur lesquelles on a fait les observations, ait suffi pour donner des différences bien sensibles dans la mesure des degrés. Pour s'en convaincre, il faut considérer que suivant le sentiment commun des géographes, les plus hautes montagnes ne sont non plus capables d'altérer la figure de la terre, sphérique ou autre, que quelques grains de fable ou de gravier sur une boule de deux ou trois pieds de diametre. En effet on convient généralement aujourd'hui qu'il n'y a point de montagne qui ait une lieue perpendiculaire sur la surface de la terre; une lieue cependant ne seroit pas grand'chose, en comparaison d'un circuit de 8 ou 9000. Quant à la hauteur de la surface de la terre même par dessus celle de la mer, & derechef de la mer par dessus certaines terres, comme par exemple du Zuiderzée au-dessus de la Northolande, on sait qu'elles sont peu considérables. Le cours modéré de la plupart des fleuves & des rivières ne peut être que l'effet d'une pente extrêmement douce. J'avouerai cependant que ces différences prises à la rigueur seroient bien capables d'en apporter dans les mesures: mais de bonne foi, seroit-il raisonnable de tirer avantage de toute la [603] différence qui se peut trouver entre la cime de la plus haute montagne & les terres inférieures à la mer; les observations qui ont donné lieu aux nouvelles conjectures sur la figure de la terre, ont-elles été prises à des distances si énormes? Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur, qu'on eut soin dans la construction de la grande méridienne d'établir des stations sur les hauteurs les plus égales qu'il fut possible: ce fut même une occasion qui contribua beaucoup à la perfection des niveaux.

Ainsi, Monsieur, en supposant avec vous que la terre est sphérique, il me reste maintenant à faire voir que cette supposition de la maniere que vous la prenez, est une pure pétition de

principe. Un moment d'attention, & je m'explique.

Tout votre raisonnement roule sur ce théorème en géométrie, *que deux cercles étant concentriques, si l'on mène des rayons jusqu'à la circonférence du grand, les arcs coupés par ces rayons seront inégaux & plus grands à proportion qu'ils seront portions de plus grands cercles*. Jusqu'ici tout est bien; votre principe est incontestable: mais vous me paraissez moins heureux dans l'application que vous en faites aux degrés de latitude. Qu'on divise un méridien terrestre en 360 parties égales par des rayons menés du centre, ces parties égales selon vous seront des degrés par lesquels on mesurera l'élévation du pôle. J'ose, Monsieur, m'inscrire en faux contre un pareil sentiment, & je soutiens que ce n'est point là l'idée qu'on doit se faire des degrés de latitude. Pour vous en convaincre d'une manière invincible, voyons ce qui résulteroit de-là, en supposant pour un moment que la terre fût un sphéroïde oblong. [604] Pour faire la division des degrés, j'inscris un cercle dans un ellipse représentant la figure de la terre. Le petit axe sera l'équateur, & le grand sera l'axe même de la terre; je divise le cercle en 360 degrés, de sorte que les deux axes passent par 4 de ces divisions: par toutes les autres divisions je mène des rayons que je prolonge jusqu'à la circonférence de l'ellipse. Les arcs de cette courbe, compris entre les extrémités des rayons donneront l'étendue des degrés lesquels seront évidemment inégaux, (une figure rendroit tout ceci plus intelligible, je l'ometts pour ne pas effrayer les yeux des Dames qui lisent ce journal), mais dans un sens contraire à ce qui doit être: car les degrés seront plus longs vers les pôles, & plus courts vers l'équateur, comme il est manifeste à quiconque a quelques teintures de géométrie. Cependant il est démontré que si la terre est oblongue, les degrés doivent avoir plus de longueur vers l'équateur que vers les pôles. C'est à vous, Monsieur, à sauver la contradiction.

Quelle est donc l'idée qu'on se doit former des degrés de latitude? Le terme même d'élévation du pôle vous l'apprend. Des différens degrés de cette élévation tirez de part & d'autre des tangentes à la superficie de la terre; les intervalles compris entre les points d'attouchement, donneront les degrés de latitude: or il est bien vrai, que si la terre étoit sphérique, tous ces points correspondroient aux divisions qui marqueroient les degrés de la circonférence de la terre, considérée comme circulaire; mais si elle ne l'est point, ce ne sera plus la même chose. Tout au contraire de votre système, les pôles étant plus élevés, les degrés y devroient être plus grands, ici la [605] terre étant plus courbée vers les pôles, les degrés sont plus petits. C'est le plus ou moins de courbure, & non l'éloignement du centre qui influe sur la longueur des degrés d'élévation du pôle. Puis donc que votre raisonnement n'a de justesse qu'autant que vous supposez que la terre est sphérique, j'ai été en droit de dire que vous fondez sur une pétition de principe; & puisque ce n'est pas du plus grand, ou moindre éloignement du centre, que résulte la longueur des degrés de latitude, je conclurai derechef que votre argument n'a de solidité en aucune de ses parties.

Il se peut que le terme de *degré*, équivoque dans dont il s'agit, vous ait induit en erreur: autre chose est un degré de la terre considéré comme la 360^{ème}. partie d'un circonférence circulaire, & autre chose un degré de latitude considéré comme la mesure de l'élévation du pôle par-dessus l'horizon. Et quoiqu'on puisse prendre l'un pour l'autre dans le cas que la terre soit sphérique, il s'en faut beaucoup qu'on en puisse faire de même, si sa figure est irrégulière.

Prenez garde, Monsieur, que quand j'ai dit que la terre n'a pas de pente considérable, je l'ai entendu, non par rapport à sa figure sphérique; mais par rapport à sa figure naturelle, oblongue ou autre; figure que je regarde comme déterminée dès le commencement par les loix de la

pesanteur & du mouvement, & à laquelle l'équilibre ou le niveau des fluides peut très-bien être assujetti: mais sur ces matieres, on ne peut hasarder aucun raisonnement que le fait même ne nous soit mieux connu.

Pour ce qui est de l'inspection de la lune, il est bien vrai [606] qu'elle nous paroît sphérique, & elle l'est probablement: mais il ne s'ensuit point du tout que la terre le soit aussi. Par quelle regle sa figure seroit-elle assujettie à celle de la lune, plutôt par exemple qu'à celle de Jupiter, planete d'une toute autre importance, & qui pourtant n'est pas sphérique. La raison que vous tirez de l'ombre de la terre n'est gueres plus forte: si le cercle se monroit tout entier, elle seroit sans réplique; mais vus savez, Monsieur, qu'il est difficile de distinguer une petite portion de courbe d'avec l'arc d'un cercle plus ou moins grand. D'ailleurs, on ne croit point que la terre s'éloigne si fort de la figure sphérique, que cela doive occasionner sur la surface de la lune une ombre sensiblement irréguliere, d'autant plus que la terre étant considérablement plus grande que la lune, il ne paroît jamais sur celle-ci qu'une bien petite partie de son circuit.

Je suis, &c.

Chambéri, 20 Septembre 1738.

ROUSSEAU.

[607]

LETTRE DE M. CHARLES BONNET, *Au sujet du
Discours de M. J. J. Rousseau de Geneve*, sur
l'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi
les Hommes.*

[*Cette lettre a été imprimée dans le *Mercure de France* du mois d'Octobre 1751.]

Je viens, Monsieur, de lire le Discours de M. J. J. Rousseau de Geneve *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*. J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau; mais je n'ai pu admirer de même le dessin & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de M. Rousseau, & je félicite Geneve, qui est aussi ma Patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour: mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai & si peu propres à faire des heureux.

On écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon: & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, & qui suis

très convaincu que la dispute est de tous les moyens, celui qui peut le moins sur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un [608] raisonnement tout simple, & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question.

Voici ce raisonnement.

Tout ce qui résulte immédiatement des *facultés* de l'homme ne doit-il pas être dit résulter de sa *nature*? Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de société* résulte immédiatement des facultés de l'homme: je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant Auteur que ses propres idées sur l'établissement des sociétés; idées ingénieuses & qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde Partie de son Discours. Si donc l'*état de société* découle des facultés de l'homme, il est naturel à l'homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de ce que DIEU a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtissent des villes, comme il y falloit des castors qui construisissent des cabanes. Cette *perfectibilité*, dans laquelle M. Rousseau fait consister le caractère qui distingue essentiellement l'homme de la brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'homme ne fût point *homme*. L'aigle qui se perd dans la nue rampe-t-il dans la poussière comme le serpent?

L'*homme sauvage* de M. Rousseau, cet homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout l'*homme* que [609] DIEU a voulu faire: mais Dieu a fait des *Orang-outangs* & des *singes* qui ne sont pas hommes.

Quand donc M. Rousseau déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'*état de société*, il s'éleve, *sans y sa penser*, contre la VOLONTÉ de DIEU qui a fait l'homme & qui a ordonné cet état. Les faits sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE?

Lorsqu'avec le pinceau d'un le Brun, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état civil a enfantés, il oublie que la Planète où l'on voit ces choses, fait partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point; mais que savons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainsi renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme seroit mieux s'il étoit autrement: l'abeille qui construit des cellules si régulières voudra-t-elle juger de la façade du Louvre? Au nom du bon-sens & de la raison, prenons l'homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances; laissons aller le monde comme il va, & soyons, sûrs qu'il va aussi-bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agissoit de justifier la *Providence* aux yeux des hommes, Leibnitz & Pope l'ont fait, & les ouvrages immortels de ces génies sublimes sont des monumens élevés à la gloire de la raison. Le *Discours* de M. Rousseau est un monument élevé à l'esprit, mais à l'esprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

Lorsque notre Philosophe voudra consacrer ses lumières & ses talents à nous découvrir les origines des choses; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des bien & [610] des maux; en un mot, à suivre l'humanité dans la courbe tortueuse qu'elle décrit; les tentatives de ce Génie original & fécond, pourront nous valoir des connoissances précieuses sur ces objets

intéressans. Nous nous empresserons alors à recueillir ces connoissances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoissance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'assure, la principale fin de ses recherches.

Il y a lieu, Monsieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, si j'avois moins été appelé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des hommes; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon gouvernement, qui les a si bien peints dans sa belle Dédicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait si-tôt & si parfaitement perdus de vue dans son Discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un Ecrivain qui seroit, sans doute, fâché que l'on ne le crût pas judicieux, préférât sérieusement d'aller passer sa vie dans les bois, si sa santé le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un Ecrivain qui pense, avanceroit dans un siecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme seul une si grande foule d'inconséquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la nature nous a destinés à être sains,** [*C'étoit bien *sains, sani*, & non *saints, sancti* que portoit le manuscrit original de Philopolis. On ignore si l'on avoit imprimé *saints, sancti* dans le Mercure de France d'Octobre 1755, & on le présume facilement. Mais cette remarque suffira pour faire tomber la petite plaisanterie de M. Rousseau. Il est singulier qu'il n'eût pas soupçonné ici une faute d'impression. Voyez Œuvres de J. J. Rousseau: Tom I, pag. 185 de l'édit. 4°. Geneve 1782.] *j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & [611] que l'homme qui médite est un animal dépravé. Disc. pag. 22.*

Je l'ai insinué en commençant cette lettre; mon dessein n'est point de prouver à M. Rousseau par des argumens, qu'assez d'autres seront sans moi, & qu'il seroit peut être mieux que l'on ne fit point, la supériorité de l'état de citoyen sur l'état d'homme sauvage; qui eût jamais imaginé que cela seroit mis en question! Mon but est uniquement d'essayer de faire sentir à notre Auteur combien ses plaintes continuelles sont superflues & déplacées: & combien il est évident que la *société* entroit dans la destination de notre être.

J'ai parlé à M. Rousseau avec toute la franchise que la relation de compatriote autorise. J'ai une si grande idée des qualités de son coeur, que je n'ai pas songé un instant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant, il m'étoit échappé quelque chose qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me le pardonner & d'être persuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot; c'est sur la *pitié*, cette vertu si célébrée par notre Auteur, & qui fut, selon lui, le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. Rousseau de vouloir bien réfléchir sur les questions suivantes.

Un homme ou tout autre être *sensible* qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, & seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit?

[612] Pourquoi la populace, à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de *pitié*, se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue?

L'*affection* que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits a-t-elle ces petits pour objet ou la mere? Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Geneve, le 25 d'Août 1755.

PHILOPOLIS, citoyen de Geneve.

FIN.